LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX 13, QUAI VOLTAIRE

21° Année. N° 1053 — 16 Juin 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la
poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en
timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas
des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. - Secrétaire, M. E. HUBERT.



S. M. LA REINE DE HOLLANDE

DÉCÉDÉE A LA HAYE

Dessin de M. Edmond Morin, d'après une épreuve de M. Verneer, photographe du roi des Pays-Bas.

SOMMAIRE

Texte: Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos Gravures: S. M. la reine de Hollande; — la Guerre; — l'Exposition de 1878; — le Roi de Lahore. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Delpit. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Selon de 1877, par Olivier Merson. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Recréations de la Famille, par P.-L.-B. Sabel. — Solutions d'Ecnecs et de Rébus.

GRAVURES: La reine de Hollande. — Campement du 1er bataillon du régiment de Chersonèse. — Farc des équipages et des bagages de la 33º division, sous l'église. — Chanteurs précédant un détachement de cosaques. — Le Printemps et la Rosée, tableau. — Fugitifs, tableau. — Etat actuel de l'une des grandes salles latérales du Champde-Mars. — Le Roi de Lahore à l'Opéra (3 gravures). — Echecs et rébus.

COURRIER DE CARIS

L fut un temps, qui n'est pas bien loin de nous, où les comédiens étaient considérés comme de simples vagabonds.

Il fallait avoir foulé aux pieds les préjugés ou être une très-grande dame pour oser entretenir un commerce d'amitié avec un histrion.

Bachaumont, l'ancien, racontant la représentation d'adieu d'un artiste des Français, dit que le bénéficiaire avait beaucoup d'âme et de talent, qu'il excellait dans le genre noble et que le public perdait fort à la retraite de cet honnête homme, estimé de toute la ville et adoré de ses camarades. Il ajoute que le roi lui avait accordé une pension de 1,400 livres, et que la retraite de l'artiste serait dorée, parce qu'outre ce qu'il avait pu gagner en jouant la comédie, sa fortune patrimoniale était convenable.

Après cet éloge bien senti, l'observateur ajoute cette réflexion à laquelle on ne s'attend pas : « Il était, du reste, de bonne famille; son père avait eu une charge au conseil de Dijon, et lui avait été avocat, puis secrétaire des aides. Ce fut la vocation qui le poussa à quitter sa charge pour une condition si vile et tomber aussi bas. »

Quelques observateurs modernes ont insinué que le mépris dans lequel la société tenait jadis les comédiens était un mal nécessaire qui fortifiait leur talent et entretenait en eux cette fièvre irritante sans laquelle l'artiste ne peut rendre complète l'expression des passions humaines.

Ceci est une thèse aussi soutenable qu'une autre. D'autres ont ajouté que les ronces dont le métier était entouré ne permettaient qu'à ceux qui avaient la vraie vocation de franchir le formidable pas.

C'est encore une thèse.

Enfin d'autres ont prétendu, et non pas sans raison, que l'entrée du comédien dans la société lui avait été fort nuisible. De même qu'il n'y a pas de dieu pour son valet de chambre, il n'y a pas de héros sortable si on lui a vu monter sa garde et faire un cent de domino au café voisin.

Il est certain qu'aujourd'hui bien des jeunes gens entrent au théâtre comme ils entreraient chez un huissier; autrefois ils y auraient regardé à deux fois; bien des mamans, d'ailleurs, n'aimeraient pas à avoir des enfants excommunés. Puis, certains qui pensent librement et se feraient volontiers enterrer civilement, seraient désolés et furieux de ne pas aller en terre sainte par ordre de l'archevêque de Paris.

Enfin, aujourd'hui, la société a fait la paix avec la compagnie, au grand honneur de l'une et de l'autre.

Un comédien peut s'il le veut, et même s'il ne le veut pas, payer les impôts, verser son sang pour la patrie.

VV Il pourrait même, si cela lui convenait, poser

sa candidature à toutes les élections possibles, et j'en connais beaucoup qui feraient des députés très-convenables. Je pense même que M. Maubant, pour ne pas le nommer, serait un sénateur fort distingué physiquement et moralement; politiquement, je l'ignore, n'ayant jamais cherché à démèler les opinions de ce digne et éminent artiste.

Bref, personne, que je sache, ne trouve mauvais que les artistes dramatiques ou lyriques aillent déposer leur vote; ceci est bien convenu. Eh bien! voilà qu'on vient leur contester le droit d'avoir une opinion; c'est plus qu'injuste, c'est ridicule.

Et pourtant vous allez voir qu'on va faire une campagne sur ce terrain mal choisi. Déjà plusieurs journaux ont mis au jour l'affaire Coquelin.

Ils parlent de l'affaire Coquelin comme du crime de Lyon ou de l'affaire de la veuve Gras.

L'affaire Coquelin n'a pourtant rien de tragique; l'excellentissime comédien est, paraît-il, l'ami de M. Gambetta et ne s'en cache point; voilà son

C'est très-grave, mais enfin sa position est encore meilleure que celle de ce monsieur de Marseille qui a coupé sa mère en morceaux.

Je n'aime pas à fourrer mon nez dans les choses de la politique, mais j'aime fort Coquelin au théâtre et à la ville, et j'aurai vraiment beaucoup de chagrin si on le guillotine.

Vous savez qu'au fond, ces républicains ne sont pas aussi féroces qu'on veut bien le dire. On croit que lorsqu'ils seront au pouvoir pour de bon ils vont tout piller et tout tuer; on ne les connaît pas; dans le fond ils sont doux et sans rancune, et la preuve c'est qu'ils viennent de nommer Sardou à l'Académie française.

Certes, Sardou est un homme de grande valeur, il est lettré, ce qui n'est pas le défaut ordinaire des auteurs dramatiques. Il a fait vingt pièces qui ont eu un succès prodigieux; sa forme est pure, sa langue élégante, et beaucoup sont de la docte assemblée qui ne seraient point capables de penser et d'écrire une des belles tirades de *Patrie* ou de la *Haine*.

Mais vous vous tromperiez singulièrement si vous pensiez que Sardou a été nommé pour son mérite. Sardou a été nommé pour cette seule raison qu'il a fait Rabagas.

Rabagas, ce n'est pas mal, mais enfin ce n'est pas un chef-d'œuvre.

Entre Rabagas et le Cid, il n'y a pas de comparaisons sérieuses à établir.

Voilà ce qui s'est passé.

— Un républicain immortel, ou un immortel républicain comme il vous plaira, a été trouver ses collègues, et leur a tenu ce langage:

Les légitimistes vont voter pour le président du Sénat, parce qu'il est marquis d'Audiffret. Les orléanistes, parce qu'il est duc Pasquier; nous, nous allons voter pour Sardou. Sardou est un nom plébéien qui fera bien, et puis il a fait Rabagas, ça rassurera les bourgeois qui, en nous voyant pardonner, penseront que nous sommes entrés dans une littérature d'apaisement.

Singulier temps que le nôtre!

Tout le monde félicite Sardou parce que M. Jules Simon lui a donné sa voix, et voilà, d'un autre côté, beaucoup de gens qui ne seraient pas éloignés de siffler Coquelin parce que M. Gambetta lui donne la main.

✓ J'ai de bien grandes excuses à adresser à mes lecteurs. Pour la première fois de ma vie, je leur avais recommandé un cheval, Jongleur, une bête belle et vaillante, et voilà que ce cheval a trahi mon espoir; il s'est laissé vaincre comme un homme; il a été blacboulé.

Cette défaite n'a pas empêché la fête du grand prix d'être merveilleuse.

Quel beau soleil! Quelle belle foule! Mais aussi quelle chaleur!

Les Parisiens à pied, en voiture ou à cheval, ruisselaient comme des cascades ambulantes, et, au retour, les petites gens portaient leurs chapeaux au bout de leurs cannes sans avoir rien à acclamer.

Saint-Christophe, le cheval vainqueur du comte de Lagrange, a été traité avec assez de froideur; on ne s'attendait pas à sa victoire, qui a eu l'air d'un coup d'État tramé dans l'ombre.

Il a pour ennemis tous ceux qui avaient mis leur espoir et leur argent sur *Jongleur*, et ils étaient fort nombreux.

Voilà donc une brave bête qui a vaincu les Anglais, et qui n'aura des fumées de la gloire que juste ce qu'il faut pour vivre, et c'est bien assez.

voici un assez plaisant:

M¹¹º X.., du théâtre du Vaudeville, assistait naturellement à la solennité. Après avoir montré sa belle toilette, au retour elle va dîner au café Anglais, et à huit heures elle se rend à son théâtre en maudissant la chaleur.

Après le premier acte, elle revient dans sa logo s'arroser de poudre de riz.

- Madame sait qu'elle a répandu de la bougie sur sa robe, dit son habilleuse; je dis cela à madame pour que madame ne m'accuse pas.
- Quelle robe?
- Celle que madame avait aujourd'hui.
- Ma robe d'aujourd'hui, qu'est-ce que tu chantes?
- Madame peut voir elle-même, la robe en est pleine, c'est une robe perdue.
- Impossible, je l'ai mise aujourd'hui pour la première fois; à midi, elle était encore chez Fouché, et nous avons dîné au jour; ici, il n'y a pas de bougie, c'est du gaz.
- Je ne dis pas le contraire, mais enfin madame peut voir par elle-même.

- Je vois.

L'artiste va reprendre son rôle et raconter à ses camarades la singulière aventure. On fait une enquête qui n'amène aucun résultat.

Enfin, le spectacle fini, l'artiste remet la robe tachée et prend son chapeau; mais tout à coup elle pousse un cri, son chapeau n'a plus de garniture : Au voleur!

L'habilleuse soutient que le chapeau n'avait pas de garniture, l'artiste se met en colère, et ce n'est qu'après une observation minutieuse qu'on découvre la fatale vérité.

Le chapeau était garni d'un paquet de fruits, savoir : deux prunes, des raisins, un citron et deux mandarines : le tout en cire.

Le soleil a fondu tout cela, de là les taches de la robe.

Le soleil, qui fait pousser les vrais fruits, s'est-il trouvé blessé de la concurrence, ou bien a-t-il voulu protester contre cette mode de mauvais goût qui consiste à placer sur de jolies têtes un véritable panier de jardinier?

Le soleil a peut-être commis ce forfait sans s'en apercevoir.

Un de nos jeunes confrères les plus estimés et qui s'est fait un nom dans les lettres avec une rapidité vertigineuse, M. Albert Delpit, vient d'avoir une assez singulière idée.

Comme les peintres, les sculpteurs, les architectes et les graveurs, il voudrait que les poëtes eussent aussi un prix de Rome.

Au premier abord, cette idée paraît assez naturelle; mais, au second, elle paraît horrible.

Les poëtes sont aussi intéressants que les autres artistes, cela va de soi, mais que leur situation est différente!

En France, tout le monde fait des vers et personne n'est poëte.

Si l'on excepte cinq ou six individualités qui tiennent encore d'une main vaillante le drapeau étoilé, il ne reste qu'une armée de versificateurs qui publie, bon an mal an, deux ou trois millions de vers qui ne sont ni bons ni mauvais.

Ça ne fait de mal à personne, assurément, pas plus que les trois mille toiles qu'il faudrait supprimer du Salon.

Pour faire une statue, il faut au moins six mois; il faut autant de temps pour faire une grande toile, et une année suffit à peine pour achever une gravure.

En envoyant à Rome des artistes ayant déjà prouvé beaucoup, on a eu deux buts bien différents. Le premier, le plus apparent, a été de donner à des jeunes gens, riches ou pauvres, le devoir ou la possibilité d'aller s'inspirer des grands maîtres, de fouler la terre classique des beaux-arts.

Le second, le plus sérieux, a été de créer une école qui conserve, sinon les grandes traditions de l'art, du moins les traditions académiques, qui ne sont pas absolument étrangères les unes aux autres.

Or, à quoi servirait, je vous le demande, de conserver les traditions des maîtres italiens puisque nous avons des maîtres français? Pour être logique, il faudrait donner aux jeunes poëtes le prix de Rouen et les envoyer lire et commenter Corneille en Normandie.

D'un autre côté, il y aurait de la barbarie d'imposer aux jeunes inspirés ces traditions académiques qui flottent entre la rigidité de Boileau et la naïveté de Baour-Lormian.

✓ Je vois encore Alphonse Daudet arrivant à Paris il y a dix-sept ans, apportant sous son bras le petit volume des Amoureuses.

Voyez-vous ce pauvre enfant, encore loin de ses vingt ans, entrant en loge pour *composer* une ode sur ce sujet:

« Les Phéniciens découvrent l'art de la havigation. »

Certes, Daudet s'en serait tiré à son honneur s'il avait voulu s'en donner la peine; mais tout porte à croire que l'auteur de Jack aurait répondu :

- Des prunes.

Vous figurez-vous M. Albert Delpit arrivant lui aussi presque enfant, après la guerre, les mains remplies de stances patriotiques, de strophes émouvantes et obligé de concourir sur ce sujet :

« Anxiété d'Orphée descendant aux enfers pour en retirer sa chère Eurydice. »

M. Delpit, c'est certain, serait sorti triomphant de l'épreuve; mais, en vérité, on doit se réjouir qu'il ne l'ait pas subie.

L'art en général a des traditions et des secrets; il n'a pas de règles fixes.

La poésie a des règles fixes d'une si grande simplicité qu'il n'est pas de Français aujourd'hui qui n'ait un sonnet dans sa poche.

Donc faire des vers, ce n'est rien; mettre quelque chose dedans, voilà la grande difficulté.

Or, ceux qui n'ont rien dans leur sac ne le rempliraient pas plus à Rome qu'ailleurs.

. ~ L'art qui se rapproche le plus de l'art poétique, c'est certainement l'art musical. Eh bien, je pense qu'on ne serait pas éloigné de supprimer le prix de Rome pour les musiciens.

Si l'on ne le supprime pas, c'est qu'en France on ne supprime rien; on est long à décider quelque chose; mais une fois la chose adoptée, on en a pour longtemps. Mais il est avec l'administration des accommodements: on commence à dispenser les musiciens des deux ou trois dernières années de Rome, et ils ne s'en portent pas plus mal.

Il est encore un autre argument et celui-ci est sé-

Depuis longtemps des concours de poésie sont institués en France; quel est le poëte qui doit à ces efforts académiques une heure de succès?

Pendant que le révérend père Caffinet, victime d'un misérable accident de chemin de fer, mourait au milieu de la sympathie générale, l'âme calme et sereine, comme il convient à un homme qui a traversé les mers et bravé mille dangers pour répandre la parole de Dieu; au même moment presque, mourait, au château d'Angerville, un désespéré qui portait un grand nom.

Un nom trop grand qui avait écrasé sa mince individualité: Il s'appelait Arthur Berryer, et était le fils du grand orateur. Son père l'avait passionnément aimé lorsqu'il était enfant. Quelles espérances n'avait-il pas dû mettre sur cet enfant, qui, d'ailleurs, dans sa jeunesse, avait donné toutes les espérances! mais en grandissant il les avait reprises.

C'est que chez nous il est bien difficile d'être le fils d'un grand homme, et je ne vois guère qu'Alexandre Dumas qui ait su opérer ce tour de force. Mais demandez lui ce que ça lui a coûlé de courage, de persistance et de volonté!

Berryer fils avait un léger bégayement qui l'avait éloigné du barreau. Il se destina à la médecine, mais il n'eut pas le courage d'attendre; il avait pensé que le nom de son père lui ouvrirait toutes les portes. Il avait eu raison; mais il ne suffit pas qu'une porte soit ouverte une fois, il faut savoir la tenir entrebâillée.

Arthur était né dissipateur, et son père était pauvre. Toute sa vie fut une lutte où le grand homme tomba avant le petit.

Arthur Berryer, après avoir subi bien des humiliations et n'ayant plus que le nom de son père, dont il avait tant usé, se retira au château d'Angerville, attendant la mort de sa tante, la duchesse Riario Sforza, pour se précipiter sur ses millions. Hélas! la duchesse mourut et laissa ses millions à une femme de chambre. Oh! les femmes de chambre! qui écrira jamais le mal qu'elles ont fait! Mais on a besoin d'elles pour faire les lits, et l'on devrait bien modifier ainsi le proverbe « comme on fait faire son lit, on se couche. »

Deçu dans son dernier espoir, Arthur Berryer co serait, dit-on, empoisonné.

Mon très-excellent confrère Octave, qui est sans contredit le plus spirituel des chroniqueurs, vient d'ouvrir une campagne contre la nouvelle ou plutôt contre la vieille mode des mitaines, que les dames viennent de remettre sur l'eau.

Confrère Octave, vous avez tort, la mitaine de dentelle noire n'est point ridicule, elle fait merveilleusement valoir la blancheur de la main, et pour peu que les doigts soient effilés et les ongles longs, la mitaine est charmante.

Aujourd'hui, que suivant la détestable mode anglaise les femmes donnent la main à tout le monde, la mitaine est certainement un non-sens, mais si les dames la remettent au jour c'est qu'elles ont l'intention arrêtée, croyez-le bien, de ne plus prodiguer leur main au premier venu; le diable n'y perdra rien, vous pouvez être tranquille.

Au dix-huitième siècle, les bourgeoises portaient des mitaines blanches, et j'avoue que cela devait être horrible; mais les mitaines noires des grandes dames étaient des chefs d'œuvre, si j'en crois la description que Mme l'abbesse d'Orchères-sur-Escaut fait de celles que sa cousine, l'adorable et fantaisiste comtesse d'Egmont, portait au convoi de la reine de Portugal:

« ... A cet ajustement royal, Mme d'Egmont avait ajouté des mitaines de dentelle d'Herouvillette qui lui prenaient le bras jusqu'à la moitié et arrivaient à la jointure du pouce; outre que la dentelle en était merveilleuse de finesse, la comtesse, qui est fort adroite dans les inventions qui la peuvent embellir, avait fait broder par MIIe de Theulé, qui excelle dans les travaux d'aiguille, les armes de Bragance au naturel. Si vous voulez bien considére: que le champ était figuré par un semé de rubis et les pièces de l'écu, les supports, la couronne et les lambrequins par les pierres les plus précieuses, vous ne vous étonnerez pas de l'admiration produite par la belle main de votre adorable nièce. On a trouvé le procédé très-flatteur pour madame, qui va, dit-on, épouser le veuf; le roi a félicité la comtesse le plus gracieusement du monde. Le maréchal était aux anges. On pense que c'est lui qui a soufflé cette idée à sa fille...»

Confrère Octave, que dites-vous de ces mitaines? Pour moi, je les préfère à tous les gants Jouvin du monde

✓ Il m'est passé la fantaisie de savoir ce que Paris faisait le 40 juin 1777, c'est-à-dire cent ans avant le grand-prix.

Eh bien, Paris ne faisait rien.

L'événement du jour avait été la représentation

d'un des théâtres de la foire, que M. de Sartine avait bien voulu honorer de sa présence.

Les comédiens, prévenus d'avance, avaient éprouvé la joie la plus vive: dans ce temps-là, le préset de police n'avait pas sa loge dans tous les théâtres de Paris.

La troupe s'assembla et convoqua le ban et l'arrière-ban de ses auteurs ordinaires et extraordinaires, afin de rendre honneur à M de Sartine, qui lui donnait une aussi grande preuve de bienveillance.

On se concerta sécrètement, et voilà quel fut le fruit de la conspiration:

Aussitôt le ministre de la police placé, la toile se leva et le doyen de la troupe annonça que, pour reconnaître la bonté de Son Excellence, les comédiens allaient donner un intermède qui n'était pas annoncé.

L'intermède représentait, ou était censé représenter une place où toute la Grèce des temps anciens venait danser de la façon la plus galante; entre deux danses, on voyait apparaître Diogène. Le philosophe disait quelques vers, naturellement, et regardait avec attention chaque spectateur sous le nez.

Le public suivait ce manége avec beaucoup de curiosité. Arrivé devant M. de Sartine, Diogène s'arrêta. L'étonnement éclata sur son visage; cet étonnement alla jusqu'à la stupéfaction, mais enfin, voyant bien qu'il ne se trompait pas, Diogène ne fit ni une ni deux, il éteignit sa lanterne: Il avait trouvé un homme!

La salle éclata en applaudissements; M. de Sartine, salua avec une satisfaction non déguisée, et pendant huit jours la cour et la ville admirèrent la délicate courtoisie des comédiens de la foire.

✓ On vous a souvent raconté ces coquilles typographiques que le hasard rend quelquefois si originales.

L'autre jour, je lisais l'annonce d'une propriété à vendre en Suisse. Après avoir énuméré les mérites et les dimensions de la propriété, l'annonce ajoutait : «Cette terre, qui est dans le rognon de la Suisse, rapporte 8,000 fr.» Rognon! Je devais avoir mal lu. Rognon! qu'est-ce que cela voulait dire? Eh bien, non, les typographes n'étaient pour rien dans l'affaire. Il paraît que les fils de Guillaume Tell disent, en parlant d'un certain endroit, le rognon de la Suisse, comme nous disons le jardin de la France en parlant de la Touraine.

Rognon c'est assez joli, mais tout bien considéré je préfère jardin.

Ce qui m'avait fait songer aux coquilles, c'est une petite mésaventure arrivée à Edmond Laurens, un jeune compositeur qui promet extrêmement. L'autre jour ce brave garçon fait paraître une mélodie qu'il a faite sur Mignon de Gœthe, vous savez la chanson d'Alexandre Dumas:

Connais-tu le pays où les citrous fleurissent, Où l'orange jaun t...

Il y a là une coquille d'Alexandre Dumas, parce que ce ne sont pas les citrons qui fleurissent mais bien les citronniers. Il est vrai que si l'on s'arrêtait à ces niaiseries on ne ferait jamais de chansons.

Mais il ne s'agit pas de ça. Au troisième couplet il y a :

Connais-tu la montagne où l'avalanche beille, Où la mule chemine en un sen ier bromeux, Où l'antique dragon rampe avec sa famille...

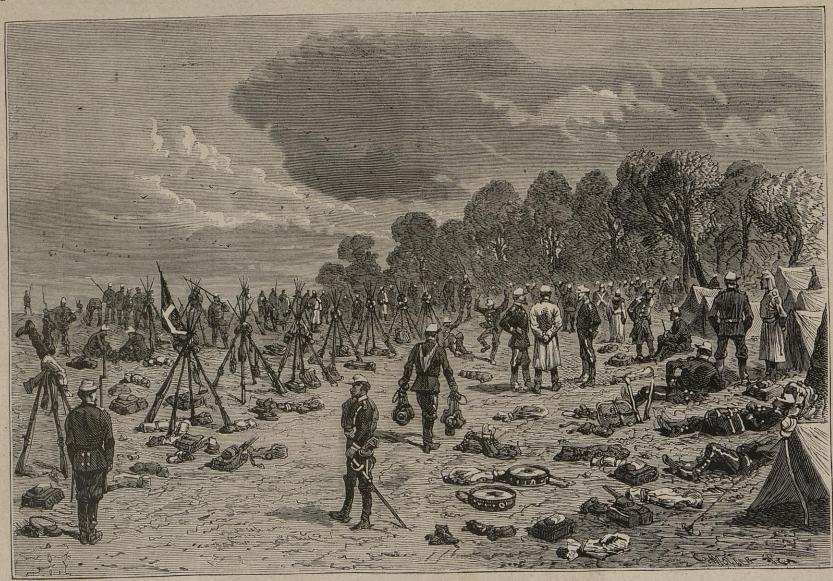
Le jeune graveur lit, relit et ne comprend pas; enfin un éclair lui arrive, il s'écrie : « Ces auteurs sont-ils bêtes! » et il grave tranquillement :

Où l'antique dragon rampe avec sa payse...

En lisant cette formidable variante, Laurens court chez son éditeur. Trop tard, l'édition était eulevée.

Que dira la postérité?

JULES NORIAC.



Campement du 1er bataillon du régiment de Chersonèse, au camp de Baniasa. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Dick.)



LA GUERRE. — Au camp de Baniasa. — Parc des équipages et des bagages de la 33e division sous l'église.

(Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Dick.)



- Chanteurs d'un escadron de cosaques du Don, - (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M, Dick, notre envoyé spécial.) L'ARMÉE RUSSE EN ROUMANIE,

NOS GRAVURES

La Reine de Hollande

A reine de Hollande qui vient de s'éteindre dans son palais du Bois, près de La Haye, était bien l'une des princesses les plus populaires qui fût en Europe. Et c'était à juste titre; car jemais physionomie plus noble et plus sympathique n'honora un trône de ses vertus.

Les savants vénéraient en elle une femme instruite, savante même, dont l'esprit distingué, le tact exquis, le goût parfait, ne furent jamais pris en défaut. Tous ceux qui l'approchaient vantaient son affabilité, sa bienveillance extrême et l'admirable simplicité qu'elle savait apporter dans toutes ses actions. Enfin les pauvres ou les malheureux ne se lassaient point de bénir sa bonté sans limites et son inaltérable bienfaisance.

Ces merveilleuses qualités étaient connues et appréciées de tous dans le pays qui l'avait adoptée; aussi semblait-il qu'il ne pût y avoir une fête toute simple, toute modeste qu'elle fût, sans que la reine s'y trouvât associée. Ouvrait-on une école, un hospice, un orphelinat, un établissement charitable, on venait demander à la souveraine d'assister à l'inauguration; jamais elle ne refusait; et bien souvent l'étranger, en passant dans une rue détournée, était tout surpris de voir un carrosse de la cour arrêté devant une maison de chétive apparence.

Tous ceux qui s'adressaient à elle dans leur peine, en recueillaient quelque adoucissement à leurs tourments ou à leurs chagrins. Elle était moins la reine que la mère de tout ce peuple hollandais qu'elle avait adopté à son tour. Elle avait su de la sorte se faire adorer d'une nation chez laquelle cependant les princes sont rarement appréciés à leur juste valeur.

Le deuil dans lequel le pays tout entier est plongé en ce moment en dit plus là-dessus que tout ce que je pourrais ajouter; permettez-moi donc de terminer cette courte notice par quelques détails biographiques.

Sophie-Frédérique-Mathilde était née à Stuttgard le 17 juin 1818. Elle était la plus jeune des deux filles que le roi Guillaume I^{er} de Wurtemberg avait eues de sa seconde femme, Catherine Paulowna, veuve de Georges d'Oldenbourg et fille de Paul I^{er}, empereur de Bussie

En 4839, elle avait épousé, à Stuttgard, le prince d'Orange, alors prince héritier (erfprins), qui est aujourd'hui le roi Guillaume. Le 18 juillet 1839, elle fit son entrée dans les Pays-Bas et fut reçue, à Arnheim, par le prince Alexandre, qui devait, quelques années plus tard, s'éteindre à Madère. En 1849, elle monta sur le trône de Hollande. A ce moment, elle avait trois fils; un d'eux, le prince Maurice, mourut en bas âge; les deux autres sont le prince d'Orange actuel, que tout Paris connaît bien, et le prince Alexandre, qui n'est guère venu en France que pour les besoins de son instruction et de sa santé, mais qui semble avoir hérité de cet esprit littéraire et de ce sens artistique que sa royale mère possédait à un si haut degré.

Bien que d'origine allemande, la reine de Hollande avait peu d'affection pour la Prusse. Une affinité d'intelligence et de goûts la portait vers la France. Elle était hautement appréciée par nos savants les plus illustres, qu'elle étonna bien souvent par la solidité de ses connaissances et la sûreté de ses appréciations.

A tous ces titres, elle méritait donc que la France s'associat à l'immense douleur qui plane en ce moment sur la Néerlande tout entière — н. п.

LA GUERRE

En Europe

'ARRIVÉE du Czar à Ploïesti est l'événement important de la semaine, parce que, selon toute probabilité, il doit être le signal des opérations sérieuses et du passage du Danube. Nous n'iosisterons pas sur les détails de la réception faite à Alexandre II en Roumanie, et particulièrement à Bucharast, où l'enthousiasme était, paraît-il, indescriptible. Si la fête a eu un côté pittoresque quelcon-

que, nous aurons sûrement des croquis de notre correspondant spécial.

Le campement du régiment de Chersonèse et le parc des caissons de réserve au camp de Baniasa sont des croquis d'observation que notre collaborateur développe dans ses longues lettres au Moniteur universel d'une façon beaucoup trop technique pour un journal artistique.

Il importe peu, supposons nous, à nos lecteurs de savoir que « les soldats russes campent sous la tenteabri, composée de six morceaux de toile et servant à six hommes; qu'en marche les tentes ne sont pas portées sur le sac, mais dans de petits arabas qui accompagnent chaque régiment; que devant chaque file de tente, cela se voit, du reste, les fusils sont déposés en faisceaux et qu'en arrière sont les sacs en peau avec leur petite poche à pain, la gamelle en cuivre et les bottes de rechange, etc., etc. »

Quant au costume des soldats du régiment de Chersonèse, régiment formé de vieux soldats à longues moustaches blondes, notre rédacteur Bouton-de-Guêtre n'oublie que ce dernier appareil, parce qu'ils n'en portent pas. Tient-on à savoir que « ces hommes sont vêtus de la longue capote grise, plissée à la taille, et sur les paties rouges (!) de laquelle le n° 33 est brodé en chiffres jaunes (!). Par dessus sont croisées sur la poitrine les deux pattes du capuchon en laine jaunâtre. Au ceinturon sont accrochées les cartouchières, et le pantalon est enfermé dans de hautes bottes montant jusqu'au genou, en cuir de Russie — bien entendu — souple et odorant (!). »

On comprendra que les yeux qui voient tous ces détails soient bien disposés à les croquer sur papier. Nous renvoyons donc nos lecteurs à nos gravures pour le reste. Les voitures des ambulances, les caissons de cartouches de réserve « sur lesquels flottent les fanions blancs » sont dessinés dans la position où les a vus M. Dick, et sans qu'il y manque un clou, sous l'église « en construction » de Baniasa.

Les chanteurs précédant un détachement de cosaques sont encorc une des originalités de l'armée russe. Il paraît que la voix de ces musiciens, qui s'accompagnent de petits instruments comme le triangle et le tambour de basque, s'entend de très-loin et que les airs du pays en égayant la marche lui donnent plus d'énergie, tout en entretenant dans leur cœur la poésie du pays natal. Voir notre gravure pour les détails, qui prendraient une colonne de ce journal.

Ne pas oublier que le vêtement du cosaque est bleu, sa coiffure noire!

En Asie

Le combat de cavalerie, si désastreux pour les Turcs, relaté dans notre dernier numéro, s'est trouvé réduit, par les Russes eux-mêmes, à de très-petites proportions. Lisez quatre cents morts au plus au lieu de quatre mille. Néanmoins, maîtres d'Olti, pris sans coup férir, les Russes continuent leur mouvement sur Erzeroum, où Mouktar-Pacha, ours en retraite, semble vouloir les attendre.

L'Exposition universelle

plus antipatriotiques, l'ouverture de l'Exposition universelle demeure fixée au 4° mai 251878, et si l'on en juge par l'activité déployée dans les immenses chantiers du Trocadéro, où le palais circulaire dessinera bientôt sa belle silhouette, aussi bien que dans ceux du Champ-de-Mars, où les travaux de maçonnerie sont presque terminés, on peut attendre sans crainte l'heureuse echéance.

Nous avons montré, il y a quelques mois, le grouillement des ouvriers dans la boue, au milieu des voitures, des chevaux et des machines fumantes d'un si pittoresque effet; aujourd'hui, nous donnous, telle que l'objectif de M. Billon l'a fixée, la vue de l'une des grandes-nefs latérales du palais du Champ-de-Mars, dans son état actuel, avec ses caves profondes et ses armatures de charpentes gigantesques.

Nous n'avons pas voulu faire de l'a con publiant ce

sujet dans toute sa naïveté photographique, mais préciser le travail accompli. Si notre gravure manque aujourd'hui de vérité, c'est que le burin a été plus lentement que les grues et les ascenseurs qui ont presque terminé la galerie dont nous n'avons saisi que l'amorce. Avant toutes les merveilles que promet l'Exposition de 1878, nous avons le spectacle merveilleux de sa propre construction; on se demande comment ces petites bêtes noires ou blanches qu'on appelle des hommes, éparpillées sur le Champ-de-Mars, peuvent en si peu de temps faire sortir de terre des montagnes de maçonnerie et des forêts de fer pour les soutenir ou les couronner.

Le Roi de Lahore

l'opéra nouveau par trois décors du plus grand intérêt. — Le Désert du deuxième acte, aver ses horizons poudreux, sou ciel chaud et ses tentes pittoresques du premier plan, est une des créations les plus heureuses de M. Chéret. Si, comme au diorama des Champs-Elysées, la toile de fond pouvait être circulaire au lieu d'être rectangulaire, ce qui pro duit quelques interruptions forcées, l'illusion serait complète de tous les côtés de la salle. C'est un essai à tenter un jour.

Le Temple, au cinquième acte surtout, est aussi très trouvé et porte bien la marque indienne; il est dû à MM. Rubé et Chaperon.

Quant au Paradis d'Indra, c'est un rêve indescriptible que l'imagination seule peut concevoir et qu'aucun aft ne peut rendre. Il y a profusion de lumière dans le paradis que M. J.-B. Lavastre a voulu représenter à nos yeux prévenus; un peu d'ombre ne gâterait pas ce trop criard tableau.

Les belles couleurs étalées sur les belles danseuses par M. Eugène Lacoste sont également trop mélangées dans les ballets; encore un peu, et la scène de l'Opéra deviendrait un vrai kaléidoscope. On a souvent crié sur la parcimonie de M. Halanzier; ce n'est pas son défaut dans cette richissime mise en scène du Roi de Lahore; mais si un peu moins de lumière électrique et un peu moins de comparses dans son paradis pouvaient faire son affaire, l'art et le goût y gagneraient aussi.

Les Dieux qu'on brise

XLV

L'ENFANT QUI JOUAIT

Je regardais l'enfant qui jouait au soldat; Un grand hussard de plomb soutenait le combat Contre un petit lignard, peint de façon charmante, Rude à l'attaque, avec la mine conquérante Et le visage gai du gamin de Paris.

L'enfant les contemplait de son regard surpris, El gravement, ainsi qu'un général d'armée Qui rasse sans frémir à travers la fumée, Il allait par la chambre, agitant de la muin Sou sabre de bois blanc, tel qu'un guerrier romain.

Q iand il cut bien serré son cheval... — une chaise! Avec sa jambe nue, à la mode écossaise, Et que l'heure revint d'apprendre la leçon, Ir se mit à chanter sa petite chauson, En renvoyant coucher les soldats dans la boi e; Puis, tout à coup, tenant le sahre à la main droite, It me dit, l'œil flxé sur eux et les montrant: — Tu m'y feras jouer, dis, quand je serai grand?...

— To joueras au soldat, mon enfant; sois tranquille! Le fusit t'ira bien: c'est un jouet ficile Qu'à partir d'aujourd'hui chacun de nous apprend... Tu joueras au soldat, va, quand tu seras grand!

ALBERT DE PIT.

COURRIER DU CALAIS

Histoire vulgaire d'un sabotier. — Les terres bues. — La soif vient en buvant. — La dernière soirée du ménage. — Quels sont les mobiles du crime? — Un nom malheureux. — Les ex lications de l'accusé. — Renvoyé à la médecine légale. — Autre maniaque. — Les suites d'un meurtre. — Ce qu'on appelle ingratitude. — Quand on n'a plus rien à faire. — Les heritiers pauvres. — Heureusement! — La place manque.

QUE penser de ce misérable sabotier qui vient de comparaître devant la cour d'assises de Seine-et-Marne? Jamais peut-être les pré-Somptions, les indices d'aliénation mentale n'ont été plus nombreux, et jamais peut-être aussi n'ont-ils été balancés par un nombre au moins égal de circonstances qui tendraient à indiquer un esprit sain et logique... de la logique du mal, bien entendu. C'est un homme encore tout jeune; il s'est marié en 1874, il a une petite fille née en 1875, et sa femme, qui n'avait que dix-sept ans quand le mariage a été célébré, était sur le point de le rendre père pour la seconde fois. Elle s'était montrée bonn , douce, laborieuse, et elle avait apporté, - faut-il dire : malheureusement? - elle avait apporté une dot, des terres pour une valeur de 5,000 francs. Jusque-là, le sabotier avait fait volontiers des sabots qu'il vendait le plus facilement et le plus régulièrement du monde; il se grisait bien quelquefois, mais si rarement! Un beau jour, il trouve que les terres ne sont pas situées d'une façon commode pour l'exploitation, il imagine de les vendre pour en acheter d'autres; la vente est exécutée sur-le-champ; mais quand il a touché l'argent, le rachat se fait attendre; il ne travaille plus guère, il se promène beaucoup, surtout de cabaret en cabaret, et le petit capital s'envole. Il fait des dettes qu'il ne peut plus payer, il est poursuivi, il est réduit au désespoir, et il boit d'autant plus pour se consoler.

Enfin, au mois de février, il en est à sa dernière pièce de 2 francs; de faire des sabots il n'en est plus question; mais il emprunte des pistolets, de la poudre et des balles. Il charge les armes et les place à sa portée. Un soir, au mois de février dernier, il s'occupe beaucoup de son enfant, qui est indisposé, il va même lui chercher un médicament, il revient vers huit heures, pose un emplâtre au petit malade et reste assis auprès du herceau, il prend un livre et lit pendant que sa femme s'occupe des travaux du ménage. A onze heures, celle-ci se couche et s'endort; mais le sabotie" continue sa lecture; c'est vers une heure du matin qu'il se lève, va chercher les pistolets, commence par faire feu sur sa femme qui passe d'un sommeil profond à la mort. Un second coup de feu part : c'est le père qui tue son enfant dans le berceau. Puis il laisse là les deux cadavres, se met en route pour Coulommiers, entre dans les cabarets, boit des verres d'eau-de-vie en racontant à qui veut l'entendre qu'il vient d'assassiner sa femme et sa fille et qu'il va se livrer à la justice. Cependant, comme il ne se presse pas, on court avertir la gendarmerie, qui s'empresse de venir au devant du coupable.

Ce sabotier s'appelle Moigneau, et l'on peut p nser quel effet produisit dans le public ce nom qui rappelait le drame du puits de Bagneux, qui datait alors seulement de quelques jours.

Mais pourquoi a-t-il tué sa femme? Pourquoi a-t-il tué son enfant? Qui p ut dire le mobile de ce double crime? A l'audience, Moigneau convient de tous les faits; mais, quand on lui demande quel était son but, il répond : Je ne sais pas! — Ah! si, pourtant, il a tué sa femme parce qu'elle manquait d'ordre et d'économie; mais il l'aimait bien tout de même. — Et votre enfant ne l'aimiez-vous pas? — Oh! si répond il, mais j'ai voulu lui épargner le déshonneur! — Mais pourquoi ces précautions, ces soins pour une enfant que vous alliez tuer? — Ah! je ne savais pas que je la tuerais ce soir-la!

Enfin M. le président lui dit encore : Vous saviez bien que vous alliez être jugé et condamné? — Sans doute, répond-il, mais je ne savais pas si je serais condamné à mort ou aux travaux forcés.

C'est sur les réquisitions mêmes de M. le procureur général, déclarant que dans l'état de la cause, il lui serait impossible de soutenir l'accusation et qu'un

examen médical de l'accusé lui semblait indispensable que la Cour a renvoyé l'affaire à une prochaîne session; et trois docteurs ont été commis pour examiner l'état mental de Moigneau.

Le 31 mars 1875, un autre maniaque, qui probablement devait l'affaiblissement de ses facultés aux mêmes causes que le sabotier dont je viens de parler, perdait subitement sa femme. Les querelles, les injures, et même les violences n'étaient pas choses rares dans ce ménage. Et pourtant les deux époux, à force de travail et d'économie avaient réalisé une fortune de 300,000 fr., ils avaient des valeurs industrielles et étaient propriétaires d'une grande cité dans le faubourg Saint-Antoine. Mais ils s'étaient retirés dans une petite maison située près de Montreuil, et Delaye n'ayant plus à travailler s'était mis à boire. Cependant le fait matériel de meurtre n'avait pu être établi et le mari Delaye était enfermé dans une maison de santé où il mourait quatre ou cinq mois après. Une ordonnance de nonlieu avait été rendue en sa faveur. Aujourd'hui un procès s'est élevé entre les héritiers de Mme Delaye et le curateur nommé à la succession du mari qui n'a pas d'héritiers. Les époux s'étaient fait donation de leurs biens et les demandeurs prétendaient faire déclarer nulle la donation de la femme, révocable d'abord pour cause d'ingratitude, et ensuite parce que la condition du prédéces de la donatrice ne s'était accomplie que par le fait du donataire. On comprend fort bien l'intérêt de cette demande, car si la donation est annulée, la succession de Mme Delaye en sera nécessairement accrue tandis que, dans le cas contraire, c'est l'Etat qui profitera des biens de Delaye décédé sans héritiers et intestat.

Le curateur répondait que le meurtre n'était pas établi, que du reste, il y avait ordonnance de nonlieu, qu'un rapport de médecine légale avait reconnu l'irresponsabilité de Delaye et que, dans tous les cas, un individu irresponsable ne pouvait pas être ingrat. Le tribunal de la Seine avait décidé dans ce dernier sens; mais la cour d'appel a infirmé le jugement du tribunal en déclarant dans son arrêt « qu'en dehors du meurtre dont Delaye avait été inculpé, et qui ne peut être attribué qu'à lui, son ingratitude s'était manifestée par de fréquentes violences envers sa femme; qu'une ordonnance de non-lieu ne constitue pas la chose jugée et que le docteur expert en concluant à l'irresponsabilité de Delaye au moment du meurtre n'a procédé que par inductions, n'ayant pu à l'époque du meurtre constater l'état de l'inculpé. »

La donation est donc définitivement nulle et on peut se feliciter de ce que le droit inflexible ait permis cette solution, car il paraît que les héritiers de feu M^{me} Delaye sont tous loin d'être dans l'aisance.

J'ai bien encore un joli exemple d'ingratitude à vous faire connaître; mais la place me manque et je pense, comme Regnard, que c'est le moment de s'arrêter. Donc à la semaine prochaine!

PETIT-JEAN.

BÉATRIX

(Suite)

fit lever les yeux, et elle aperçut à la fenêtre la belle figure du jeune homme, grecque par la régularité des lignes, italienne par le feu du regard et la mobilité des traits, avec un reflet doré sur sa chevelure. En ce moment, sous sa pâleur marmoréenne, immobile comme une statue, il la contemplait, semblable à un jeune dieu planant dans les airs.

En se voyant surpris, Roland lui jeta machinalement le bouquet qu'il tenait à la main.

La jeune fille s'élança et le saisit au vol.

— Signorina, dit il, ce sont de pures et innocentes fleurs. Daignez les accepter de la main d'Orlando Guasconti.

— Qu'elles soient les bienvenues, seigneur, répondit Béatrix d'une voix qui sortit comme un flot d'harmonie mélodieuse, douce comme une flûte arcadienne, et, d'un air qui tenait à la fois de la joie

de l'enfant et du plaisir de la femme. J'accepte votre présent, et je voudrais, en échange, vous offrir cette fleur de pourpre; mais elle est trop légère pour qu'elle puisse arriver jusqu'à vous. Ainsi donc, seigneur, il faudra vous contenter de mes remercîments.

Et, le saluant d'un geste gracieux, comme surprise d'être sortie de sa réserve virginale pour répondre à la galanterie d'un étranger, elle s'éloigna rapidement. Lorsqu'elle fut sur le point de disparaître sous les arceaux gothiques, elle se retourna encore pour adresser un dernier salut à Roland, et il lui sembla que son bouquet commençait déjà à se flétrir dans la main de Béatrix. Mais, à cette distance, comment pouvait-il distinguer une fleur fraîche d'une fleur fanée?

Pendant les premiers jours qui suivirent cet incident, Roland évita d'ouvrir la fenêtre qui donnait sur le jardin du docteur Rapaccini, comme si ses yeux craignaient de rencontrer l'image de quelque monstrueux prodige. Il se demandait s'il n'était pas tombé sous l'influence d'un incompréhensible pouvoir qui le mettait aux prises avec cette étrange jeune fille. De quels éléments inconnus était-elle donc pétrie pour donner ainsi la mort aux êtres animés qui l'approchaient, et, comme les fabuleuses salamandres qui vivaient dans la flamme, ne pouvait-elle puiser la vie qu'au sein d'une atmosphère empoisonnée? Quel sang coulait dans ses veines, et par quelle horrible violation de la nature cette vierge séduisante pouvait-elle se nourrir de philtres mortels? En proie à ces pensées qui bouleversaient son cœur et sa tête, il ne se souvenait plus des paroles du docteur Baglioni.

Il était dans cette double alternative : fuir cette demeure maudite, quitter Padoue sur l'heure, ou bien, en voyant tous les jours Béatrix, s'accoutumer à ne voir en elle qu'une jeune fille comme les autres. Il n'avait pas l'âme assez forte, la tête assez froide pour la considérer comme un problème scientifique. Certes, l'expérience était belle. Il y avait là une source d'études curieuses et fécondes; mais s'il ne se sentait pas la force de supporter sans émotion la présence de cette jeune fille extraordinaire, il devait succomber infailliblement dans une lutte de tous les jours, que son imagination surexcitée rendait encore plus inégale.

Béatrix possédait-elle ou non le fatal pouvoir de senier la mort autour d'elle, une affinité directe avec les fleurs rouges, si meurtrières dans leur magnificence, comme semblaient le témoigner les phénomènes dont il avait été témoin? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle avait instillé dans tout son être un philtre subtil et violent auquel il n'avait plus l'énergie de se soustraire. Ce n'était pas de l'amour qu'il se sentait au cœur, bien que Béatrix eût entre toutes les femmes le don de l'inspirer, et que sa splendide beauté le rendît presque fou. Ce n'était pas non plus de l'horreur qu'il éprouvait pour ellemême, lorsqu'il s'imaginait que son âme était pénétrée de la même essence vénéneuse qui paraissait circuler dans son corps. Il flottait partagé entre ces sentiments contraires, si intimement unis et confondus qu'il n'aurait pu les séparer dans sa pensée, produit sauvage de l'amour et de l'horreur qui, réunissant ces deux passions mères, brûlait comme l'une et frissonnait comme l'autre. Il ne savait ni ce qu'il devait espérer ni ce qu'il devait craindre. La terreur et l'espérance se livraient dans son âme captive de terribles combats, remportaient alternativement la victoire et se relevaient, après chaque défaite, pour recommencer la lutte.

Une émotion peut être un bien pour l'homme, joie ou tristesse, lorsqu'elle est simple; mais l'horizon des rêves de Roland lui apparaissait tour à tour sombre ou brillant; et ce terrible mélange de deux émotions contraires, ce sinistre amalgame de lumière et de ténèbres allume les flammes lugubres des régions infernales.

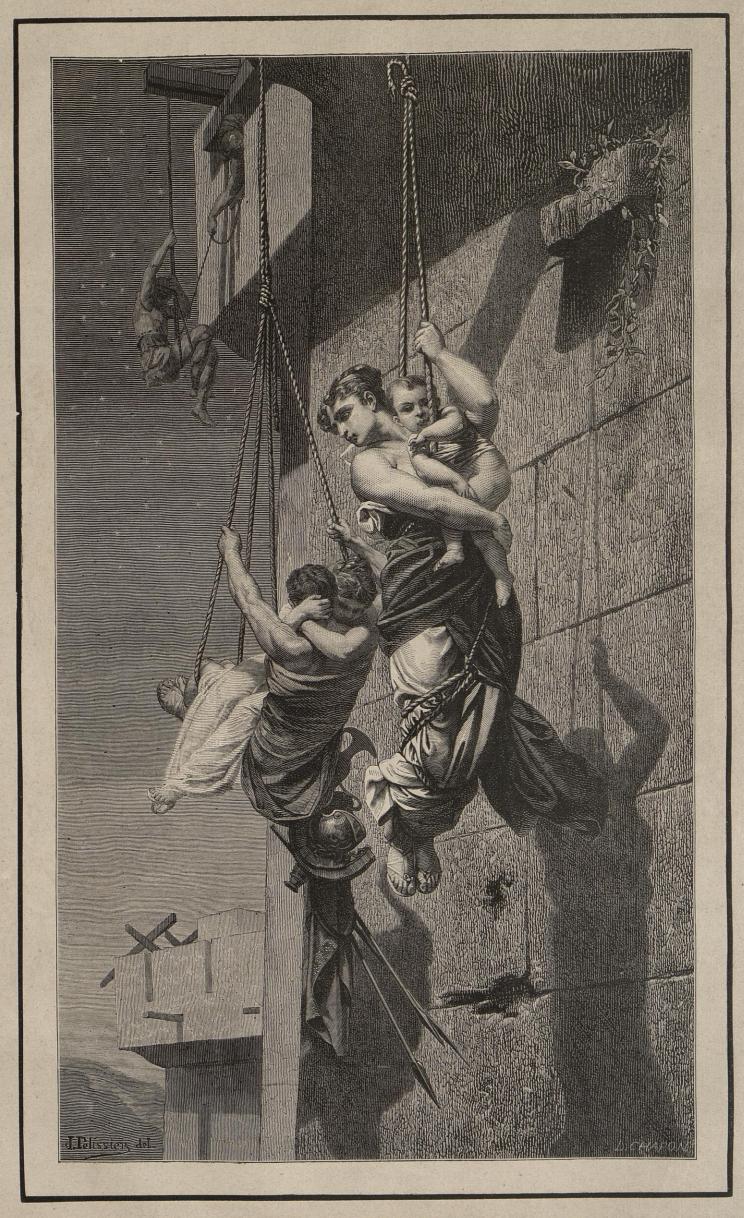
Roland ne connaissait pas encore l'intensité et la profondeur de son amour. Un vague désir exaltait sa tête et brûlait le sang de ses veines; sa passion sans aliment dévorait son âme : elle était de celles qui ne lâchent pas leurs proies et qui ne pardonnent pas.

CHARLES JOLIET,

(La suite au prochain numéro.)



LE PRINTEMPS. - Composition et dessin de M. Daniel Vierge.



SALON DE 1877. - FUGITIFS. - Tableau de M. P. Glaize. - (Dessin de M. Pélissier.)

SALON DE 1877

VII

DESTINÉE à décorer le plafond de l'une des salles du palais de la Légion d'honneur, la peinture de M. Ehrmann, intitulée les Muses, se voit peut-être dans sa meilleure position, dressée verticalement contre une paroi du Salon, car l'œuvre n'offre nulle part de lignes plafonnantes. Cependant, comme nous n'avons point à la juger à sa place définitive, contentons-nous d'en parler suivant l'effet qu'elle produit telle qu'elle est exposée au palais des Champs-Élysées. En peu de mots essayons de la décrire. Au bas de la toile, sur le Par-, nasse dont la dernière cime émerge du cadre, Terpsichore, sa tunique rougeatre soulevée en plis un peu tumultueux, danse au son de la double flûte d'Euterpe; à droite, mollement couchée de profil sur un lit de nuages blancs, la voluptueuse Erato, tout à fait dévêtue, sourit à une colombe perchée sur sa main droite et tient, de la gauche, la syrinx de Pan; Calliope se voit au centre, le bras droit, le visage levés vers le ciel d'où viennent les grandes inspirations, pressant sur sa poitrine la lyre d'ivoire aux cordes héroïques, une couronne de laurier d'or ceignant ses tempes pleines de nobles pensées; à sa gauche, dans son ombre, le geste sinistre, l'œil terrible, le poignard menaçant, c'est Melpomène; à sa droite, au masque, au pedum qu'elle porte, Thalie se reconnaît; puis, à côté, Clio avec une trompette et une palme, passe d'un vol hardi et triomphant; au-dessus, Polymnie, sans attribut, rêveuse, sonde du regard l'infini des horizons, et, plus haut encore, Uranie présente le globe terrestre aux rayons du dieu du jour : noyé dans une atmosphère de feu, Apollon traverse l'extrême sommet de la toile, sur un quadrige habitué à franchir les espaces sublimes.

Pour le goût, le style et l'exécution, cette peinture, digne de beaucoup d'estime, rappelle celles de Gleyre, qui, trop apprêtées, n'étaient pas toujours exemptes de roideur. Elle en a aussi les mérites : la préoccupation trèssouvent heureuse des rhythmes, la recherche distinguée des ajustements et des formes. Il était difficile de combiner dans un arrangement meilleur la poétique compagnie, mais on pourrait désirer dans la coloration plus de légèreté et de charme, plus de rehauts imprévus, et dans le dessin, généralement correct, plus de souplesse. Le modelé manque aussi de simplicité et de fraîcheur; des personnages ont les chairs flétries de demi-teintes trop prononcées, qui, sans doute, ne feront que s'accentuer davantage et s'étendre avec le temps. L'œuvre, néanmoins, satisfait à bien des titres. Elle respire le sentiment de l'antiquité et de la Renaissance, et, qu'on en soit assuré, les peintres sont rares aujourd'hui qui peuvent mener une composition de ce caractère et de cette importance avec autant de gravité, d'ordre et de réel savoir.

Moins jaloux des détails et plus soucieux des masses, M. Machard a peint un plafond représentant le Passage de Venus devant le soleil. On s'est beaucoup occupé, comme nul n'en ignore, de ce prodige astronomique et centenaire; mais il est expliqué ici avec une liberté peu conforme aux récits par compas et par mesures de MM. les savants. Voici, du reste, ce qu'il a inspiré à M. Machard. La blonde déesse de la beauté, les bras enlacés au-dessus de la tête qui se tourne vers le spectateur, étendue sur un nuage, se roule et se ford, ajoutant à la hardiesse de l'attitude la provocation d'un regard plein de promesses et d'enchantements. Ré, andus çà et là, de petits amours lui font cortége. En ce mome et passe le brillant Hélios. Surpris, ravi, émerveillé à la vue de tant d'attraits et de grâce, il veut modéter lardeur des chevaux attelés à son char, et qui sait combien il fut resté à contempler un spectacle digne sculement des immortels, si une Heure zelée n'avait empêché les coursiers de suspendre leur course à travers les mondes? Il y aurait plus d'une chose, je crois, à reprocher à cette peinture élégante et distinguée, mais conduite avec trop d'abandon. Tous les contours ne sont pas excellents, le modelé est souvent resté à mi-route, et tels emmanchements ne défieraient point impunément la critique. Mais ce qui enlève les suffrages des connaisseurs, c'est l'agencement général, c'est l'originalité de l'exécution, originalité signée par chaque coup de brosse, c'est la coloration jeune, fraîche, légère, qui cache les petits défauts et atténue les grands; c'est enfin l'harmonie répandue sur l'ensemble, harmonie rare, précieuse, exquise, faite de séductions et de sourires. Oui, voilà pourquoi, malgré ses imperfections et ses erreurs, l'œuvre nous arrête et nous charme.

Rien de plus gracieux que les Zéphirs d'un beau soir exposés par M. Robert, groupe svelte, aérien, de jeunes garçons mêlant les lignes de leur nudité mythologique, chantant au son d'instruments divers, rasant le sol du vallon tranquille et s'apprêtant à disparaître dans un fourré de mélèzes dont le feuillage bruit et s'incline sous leur poids léger. Le paysage est également bien entendu, d'un style grave et noble. Il est fâcheux que la coloration des chairs soit roussâtre, et, en général, le faire a de la lourdeur. Il manque précisément à ce tableau la palette et l'exécution de M. Machard. Ahl si les Zéphirs de M. Robert étaient colorés et peints comme la Séléné ou le Narcisse, quel délicieux chefd'œuvre!

Dans le Bon Samaritain, de M. Dupain, il y a de la force et de la science. Puissant et châtié en belle pâte, le modelé accuse de robustes reliefs. Par exemple, le corps du blessé a fourni à M. Dupain l'occasion d'étudier un morceau de nu, avec un amour de la nature qu'on ne saurait trop louer. En effet, cette partie de l'œuvre, surtout, mérite de grands éloges. Je regrette de ne pouvoir, faute de place, parler avec plus de détails de cet ouvrage qui témoigne de sérieux progrès, et je me borne à rappeler qu'il a valu à son auteur une première médaille, juste récompense d'efforts intelligents et consciencieux. Le temps presse, l'espace va me manquer, et je ne puis que constater les tentatives hardies et souvent heureuses de MM. Aublet, Ponsan, Guay, Roucolle. M. Médard a le sentiment de la grandeur, et sa Création de l'homme ferait mieux encore sur la muraille d'un sanctuaire qu'au Salon, où l'avoisinent trop de toiles criardes et disparates. Par amour de la couleur locale et sans souci de la tradition, M. Ronot habille les habitants de la Judée au temps du divin Nazaréen comme ils s'habitlent encore aujourd'hui. C'est une fantaisie qui peut se soutenir, après tout, l'immobile Orient, ne changeant guère de mœurs et de costumes. Mais l'essentiel est le parti que l'artiste en sait tirer. Toute la question est là. Or, comme sa Colère des Philistins, pour l'étude, la couleur, l'accent, la fermeté du geste et de l'expression est loin de le mettre dans son tort, à quoi bon le chicaner à propos d'un caprice qui lui réussit si bien?

M. Alma-Tadéma est un homme merveilleusement au fait des choses de l'antiquité. Saisissants par le côté neuf et intime de la composition, remarquables par la force soutenue du rendu, ses tableaux renferment toujours, et en abondance, les plus curieux détails d'ajustements, de coiffures, de physionomies, de meubles, d'accessoires; rien n'est banal ni fait au hasard; tout est pensé, pesé, réflèchi; tout a été cherché et rencontré aux sources les plus sûres. Son Audience chez Agrippa, de cette année, est l'un de ses meilleurs ouvrages. On se sent, devant cette petite toile, comme transporté au temps d'Horace et de Mécène, et ses petits personnages qui se meuvent entre les colonnes de cipolino, l'escalier descendant en degrés de marbre blanc jusqu'au bord du cadre, la statue triomphale d'Auguste, les scribes, les sénateurs, les solliciteurs, tout est supérieurement travaillé, d'un pinceau très-ferme et très-correct, dans une couleur puissante, délicate et vraie à la fois. Plus mince, plus doucement caressé que celui de M. Alma-Tadéma, le tableau de M E. Lévy, la Meta sudans, est un autre charmant régal pour les amateurs d'antiquité romaine. Le bellatre vainqueur qui vient de se rafraîchir à la borne fontaine construite par Domitien aux abords du Colisée, marchant de face, droit et fier, au milieu de la foule curieuse, escorté de deux amis, précède d'un jeune esclave qui tient dans les bras le vase, prix de la lutte; au fond, la courtisane, dans sa litière, portée par de noirs Africains, les polissons qui se battent au premier plan, les figures, les objets, la coloration fine et éclatante bien qu'un peu sourde dans les ombres, composent un ensemble ingénieux et élégant qu'on regarde longtemps sans fatigue parce qu'il intéresse vivement l'esprit et que les yeux, en même temps, y trouvent leur compte.

M. Cazin est il jeune? Je l'ignore. On le dirait, son goût, son style, dégageaut une saveur de naïveté tout à

fait printanière. La Fuite en Égypte qu'il expose est un petit morceau de simplicité vraie et sentie qui séduit bien des gens. La Porte du Sérail, par M. Lecomte du Nouy, a la perfection glaciale et lustrée habituelle au peintre. M. Anker a peint un joli tableau, la Guerre de 1798. Il paraît qu'en ce temps-là les enfants des petits cantons suisses, chassés par la famine, furent recueillis par les bourgeois d'une ville voisine. J'ai dit que ce tableau est joli. Avec son Montreur d'ours, M. F Girard obtient un médiocre succès, de quoi personne n'est surpris. La Partie de campagne, de M. Noël Saunier, offre un aimable assemblage de tons fins, justes et choisis. Soyez-en sûr, le jour où M. Sannier se décidera à ne plus peindre à bride abattue et à raisonner son affaire, lui aussi aura la vogue et verra le public courir à ses cadres. M. Ceramano peint les terrains, les herbes, les bêtes, les arbres, sans embellir la nature, sans l'enlaidir non plus, mais en poussant trop les ombres au noir. Ses Moutons au pâturage ont du bon. Les marines de M. Clays se distinguent toujours par la limpidité et la vibration de la couleur. M. Barillot est en grand pro. grès; il y a de la bonhomie dans le Diner de noce de M. Denneulin; la Lisière d'un bois, par M. Demont, est d'un caractère de facture robuste et mâle. On trouve aussi du mérite dans le Retour de la pêche, de M. Gœthals, car ce bataillon de femmes qui s'avance de face sur le spectateur, canéphores de la plage, droites sous les paniers qui chargent leur tête, a bon air et grande allure; mais, sur le devant, un cotillon d'un rouge vif et creux fait tort à la symphonie des tons. Le Chasseur, de M. Herrmann-Léon, fier jeune homme du temps de Louis XIII, la main gauche campée sur la hanche, trois grands chiens à ses pieds, est peint avec soin, avec étude, par un homme qui sait le dessin et la couleur. Je cite comme des pièces estimables, sans m'y arrêter cependant, le Lundi de Pâques en Andalousie, par M. Georges Ferry; la Partie de tonneau, de M. Leblant; la Mare aux canards, de M. Henri Saintin, le portrait de M. A. Creissels, par M. C. de Serres; le Moment d'anxiété, par Mile Mary, d'un ton un peu noir, d'une expression qui vous pénètre ; le Madrigal, de M. Carnelli; l'Orphée et le Bacchus enfant, trop malins, de M. Dagnan. Quand la peinture a tant d'esprit, elle passe vite; j'en préviens le peintre, qui, certes, a assez de talent pour faire tableaux qui durent. N'allons pas oublier un Cabaret en Pologne, peinture

bien réelle, bien vivante, bien polonaise de M. Chelmonski; ni la Matinée de printemps au bois de Boulogne, par M. Decaen, peintre de high-life, traducteur habile et adroit des élégances parisiennes; ni le Trappiste jardinier, de M. Salomé; ni les Favoris de la cour, par M. Casanova; ni le Baptême bressan, de M. Perret; ni la Procession, de M. Berthon. Les tableaux de MM. Roger Jourdain, Goubie, Guesnet, Van Hannen, Stenheil, Pabst, Moutle, E. Morin, Blanchard, Letrône, Lhermite, E. Masson, de Wismes, le Troupeau d'oies de M. Zuber, les Moulins de M. Lansyer, la Pêche de M. Sauvaige, ont le droit aussi d'être favorablement mentionnés. D'ailleurs, je parle ici seulement des bons et néglige les pires. Vous avez vu la Procession à Venise de M. Vanutelli, et vous avez applaudi, n'est-ce pas? Comme cela est franc et spirituellement observé et rendu! Et les peintures de M. Butin ne vous ont point échappé non plus. De la nature en barre, au dire de chacun. Mme Lemaire expose des toiles que M. Chaplin eût signées des deux mains et qu'on placerait même, sans galanterie, au rang de ses plus agréables. Je félicite M. Van Ouderaa. - son tableau de la Veuve du comte d'Egmont est bien composé et bien peint; -M. Van Beers, - dans les Funerailles de Charles le Bon s'entassent des centaines de figures curieuses par le costume et le caractère; - M. Lematte, auteur d'un cadre intitulé la Veuve, figure fiere, ardente et morbide, à laquelle le peintre, épris de ces types italiens pâles et un peu sauvages, a donné un cachet de nostalgique poésie. Le tableau de M. J. Wagrez, la Paix et la Guerre, a des qualités de silhouette et de ton qui annoncent chez le peintre de sérieuses aptitudes déco-

Une composition qui mériterait mieux que de figurer dans une nomenclature rapide et décolorée, c'est celle de M. Maignan, l'Attentat d'Agnani. Entente de la mise en scène, disposition de l'effet, décor ample et pittoresque, variété et vérité des attitudes — farouches chez les conjurés, pleine de noblesse et de grandeur chez le pape qu'on menace et qu'on outrage, — puissance du coloris, fermeté de la touche, rien de cela ne manque

à cette œuvre d'un peintre jeune, laborieux, bien doué et convaincu.

Que signalerai-je encore parmi les œuvres importantes de ce Salon? L'Echo de M. Bertrand, et le Village de Lavardin, par M. Busson, le Christ de M. Perraud et les paysages de M. Rapin, la Marée basse de M. Papeleu, et les Agapes de M. Mazerolle, les Danaides de M. Leroux et le Souvenir du Morvan de M. de Vuillefroy, Pandore de M. J. Lefebvre, et les Bords de l'Aven de M. Lemarié des Landelles, les cadres de M. Beyle et ceux de Mme Lavillette, la Glaneuse de M. Jules Breton, qui comprend la poésie grave, sérieuse et forte de la campagne, et l'exprime avec amour, respect et sincérité, et la Source de Neslette, par M. Van Marcke, peinture fraîche, humide, grasse, luxuriante, animée de superbes bestiaux aux genoux cagneux, aux fanons pendants, aux musles carrés, aux slancs roux marqués de taches blanches. Je note enfin les beaux paysages de MM. Beauverie, Daubigny, Émile Breton et Dameron, celui, en outre, de M. Bernier, Sabotiers dans le bois de Quimerc'h, remarquable par le site, le dessin et la couleur; je constate la présence de MM. G. Boulanger, Chaplin, Vibert, Kaemmerer et Worms; avec bien des visiteurs, je regrette que le jury ait omis de récompenser M. Lix, et je termine en disant que si le portrait de M. Alexandre Dumas n'est point des ouvrages de M. Meissonier le plus parfait, c'est du moins l'un des plus intéressants à cause du personnage illustre dont il offre les traits et du nom justement célèbre qui le signe.

OLIVIER MERSON.

THÉATRES

COMÉDIE FRANÇAISE: Anniversaire de la naissance de Corneille; la Vivillesse de Corneille, monologue, par M. Albert Delpit. — Ambigu: les Environs de Paris, voyage d'agrement en quatre actes et huit tableaux, par MM. Blondeau et Monreal. — CHATEAU-D'EAU: Reprise au Fils de la Nuit.

Horace et le Menteur ont fait les frais du spectacle que la Comédie-Française organise tous les ans en l'honneur du grand Corneille. Elle y a ajouté la pièce de vers traditionnelle. Ce jour-là, M¹¹⁶ Dudlait continuait ses débuts par le rôle de Camille, rôle que Rachel a rendu impossible pour longtemps. Cependant je suis loin de décourager M¹¹⁶ Dudlait; elle a du zèle, et même aujourd'hui elle est une tragédienne satisfaisante; elle l'a prouvé dans Rome vancue.

Tout a été dit sur la façon étincelante, sur la verve et la sûreté inimitables avec lesquelles Delaunay joue le Menteur. C'est le personnage dans lequel il s'est le mieux incarné; c'est la pièce où il laissera de plus durables souvenirs.

L'à-propos de M. Albert Delpit, la Vieillesse de Corneille, ne comporte pas plus de cent vers, d'un bou jet et très-émus. Ils ont rapport à l'épisode dou-loureux de la mort d'un des deux fils de l'illustre poëte, tué au siége de Grave, en octobre 1674. Lieutenant de cavalerie, ce jeune homme ayant voulu tenter une sortie à la tête de sa compagnie, tomba sous un coup de mousquet parti des rangs de l'armée du prince d'Orange. — La Vieillesse de Corneille a été dite par M¹¹⁰ Sarah Bernhardt.

Les Environs de Paris sont une suite de tableaux assez joyeusement brossés, qui nous montrent tour à tour Robinson, Argenteuil, Montmorency, Bondy, etc., etc. Je ne répondrais pas cependant que, par le temps qu'il fait, le public ne préférât la réalité à la fiction. C'est précisément l'époque des fêtes dans les environs de Paris; chaque dimanche amène la sienne ou même les siennes. La physionomie de ces fêtes est uniforme, mais éternellement réjouissante. Ce sont tou ours des mâts enruhannés, des balançoires, des joutes sur l'eau, des bals sous une tente. La grand'rue, - cette inevitable grand'rue qui conduit infailliblement à la place, - est alors sillonnée par des paysannes rouges de plaisir, de santé et de vertu. A chaque pas, une enseigne d'auberge épuise les séductions de sa rhétorique vineuse pour engager les promeneurs à se restaurer.

Il y a des enseignes en rébus, des enseignes mythologiques, historiques, patriotiques, des enseignes galantes; — et, comme si ce n'était pas assez de cette littérature agreste, quelques autres appellent la peinture à leur aide. Là, un couteau s'enfonce jusqu'à la garde dans un petit pain de couleur dorée; ici un lapin saute de lui-même dans la casserole; un saladier de fraises réjouit les yeux.

Des mendiants marchent à pas comptés en psalmodiant des cantiques; des estropiés sont couchés
nonchalamment en travers des chemins. Sur d'autres plans sont établis divers jeux d'adresse et de
hasard. Une oie est le prix de celui qui couvrira de
cinq plaques de fer-blanc un cercle tracé à dix pas
de lui. Une planche, où sont piqués une vingtaine
de couleaux, attend qu'un habile vainqueur vienne
abattre sur l'un d'eux un étroit anneau de cuivre.
Enfin, un carton que vous acquérez moyennant deux
sous, et sur lequel plusieurs numéros sont inscrits,
peut vous faire gagner un verre de Bohême ou une
théière en porcelaine. — Mais je n'en finirais pas à
raconter les pompes innocentes des fêtes des environs de Paris, dernières bucoliques du dix-neuvième
siècle!

Ce tapage et cette couleur se retrouvent dans la pièce de MM. Bloudeau et Monréal. L'intrigue n'en est pas précisément neuve, mais qu'importe! On y voit un confiseur de Verdun désireux d'entrer dans une famille de chocolatiers de Paris; malheureusement, il est harcelé par une ancienne maîtresse, qui le poursuit de village en village dans le voyage d'agrément qu'il a entrepris autour de la capitale. Force lui est de l'épouser. Mmes Claudia, Sylvana, Jovely; MM. Legrenay, Mercier, Courcelles, Leriche, mettent beaucoup d'entrain à cette poursuite qui rappelle les farandoles de la Provence, — et qui rappelle aussi ces vers de François Coppée:

Vous êtes dans le vrai, canotiers, calicots!
Pour voir des boutons d'or et des coquelicots,
Vous partez le dimanche et remplissez les gares
De femmes, de chansons, de joie et de cigares,
E', pour être charmants et faire votre cour,
Vous savez imiter les cris de basse-cour.
Vous avez la gal'é peinte sur la figure.
Pour vous, le soir qui vient c'est la tonnelle obscure
Où, broyants et grivois, vous prenez le repas;
Et le soleil couchant ne vous attriste pas.

Il y a des drames éternels. Le Fils de la Nuit en est un exemple; en le reprend tous les quatre ou cinq ans, tantôt à la Porte-Saint-Martin, tantôt à la Gaîté, — aujourd'hui au Château-d'Eau. Je ne sais pas si c'est toujours la même corvette, ou le même brick, ou la même frégate, mais c'est toujours le même succès.

Cependant, M. Bernard Lopez, un des auteurs survivants du Fils de la Nuit, devrait bien nous donner quelque chose de nouveau. Pourquei ce silence?

CHARLES MONSELET.

EHRONIQUE MUSICALE

Salle Piebre Petit : la Pazza della Regina, opéra en deux actes, de Carlo Soresi (Gibert Duprez). — Concert de M. Vivier. — Opéra Comique : reprise de Mademoiselle Pénélope, opéra-comique en un acte, d'Henri Boisseaux, musique de M. Th. de Lajarte.

S'ÉTAIT en 1753; l'Opéra-Comique, dirigé par le sieur Monnet, prenait alors ses ébats dans le préau de la Foire Saint-Laurent, là même coù est située aujourd'hui la gare de l'Est.

Monnet était un homme frès-ingénieux, très-remuant surtout, et même un peu farceur. Un soir, il fit jouer sur son théâtre une petite pièce à quatre personnages, intitulée les Troqueurs, et dont la partition, envoyée de Vienne, était l'œuvre d'un compositeur italien. Vadé, le poëte des Halles, avait été chargé d'y adapter des paroles françaises.

Telle était, du moins, la fable qu'on avait fait courir. Elle trouva d'autant plus de créance qu'il y avait alors à Paris un parti « bouffonniste », comme

on disait, une secte très-ardente à propager l'art délicieux de Pergolèse et des autres musiciens d'outremonts.

Puis, au bout de quelques semaines, tout fut dévoilé aux Parisiens qui restèrent un peu ahuris de la mystification. La partition des *Troqueurs*, adroit pastiche de la Serva padrona, était d'un Français, de M. Dauvergne, « batteur de mesure » à l'Opéra.

Mais ce qui prouve que quelquefois il est bon de rire, c'est que la bonne farce de Dauvergne avait porté fruit. La pièce des *Troqueurs* est, en effet, le premier chaînon du répertoire de notre Opéra-Comique.

On n'en parle pas encore, pourtant, et, quand l'histoire de la musique aura achevé de se répandre, le moment viendra où une statue sera élevée à Dauvergne dans le foyer de la salle Favart.

De 1753 à 1801, il s'était passé encore plus d'événements qu'il n'avait pu couler d'eau sous les ponts. Aussi l'aventure que nous venons de raconter étaitelle oubliée. Marsollier et Méhul la recommencèrent alors pour leur compte. Ils donnèrent l'Irato, pantalonnade à la mode italienne, et ne se nommèrent point, faisant courir le bruit que leur œuvre n'était qu'une traduction et une adaptation. Le piége était si bien tendu que le premier consul Bonaparte et même le critique Geoffroy s'y laissèrent prendre avec une candeur que la sévère histoire s'obstine à leur dénier.

Un bon laps de temps se passe encore, et le moment est venu de reprendre la vieille plaisanterie, ne fût-ce que pour l'essayer sur les Parisiens de l'an de scepticisme 4877.

Ce fut d'abord comme un bruit rasant la terre. Le Journal de Musique, voulant amuser ses lecteurs en les intriguant quelque peu, procéda à la manière du Monde illustré quand il donne des rébus à deviner. Il publia un article intitulé « Une énigme » dans lequel se développait tout un petit roman: Un jeune compositeur du nom de Carlo Soresi avait suivi à Paris son maître Donizetti, qui était en même temps son compatriote et son ami. Cela se passait il y a trente ans environ. Cependant Donizetti vient à mourir, et Soresi ne tarde pas à le suivre dans la tombe, cela au "moment où il achevait un opéra en deux actes, intitulé la Pazza della Regina, dont la représentation au théâtre Ventadour était prochaine.

Qu'était devenue la partition? Elle avait été conservée pieusement par la famille de l'auteur, demeurant à Bergame, jusqu'au jour très-récent où elle était envoyée à Paris, et confiée à un ami fidèle qui devait se charger de la faire connaître au public.

En effet, la semaine dernière, nous étions convié, ainsi que tous nos confrères en critique, à l'audition de la *Pazza della Regina*, qui se donnait dans la salle Pierre Petit.

Nous étions donc là en compagnie de nos camarades ordinaires des premières représentations; au milieu de cette tribu errante que l'on rencontre ce soir à l'Opéra, demain au Théâtre-Lyrique ou aux Bouffes, et qui compte quantité de gens d'une habileté rare à deviner les énigmes.

De fait, le secret avait transpiré, ce qui était peutêtre une conséquence de la chaleur, et le premier acte n'était pas achevé que celui qui aurait cru à l'existence de Soresi, de Bergame. eût passé pour un esprit obtus, pour un Béotien fraîchement débarqué de Pontoise.

Le nom qu'il fallait lire entre les lettres du mystérieux Soresi était celui du célèbre ténor Duprez.

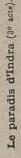
Il est probable cependant que sans cette révélation on eût vu plus d'un des experts-dilettantes rassemblés là en congrès donner en plein dans le Soresi. Le style de la Pazza se rapporte, en esset, à l'époque où les compositeurs italiens sacrisiaient toutes considérations scéniques et autres au triomphe de la voix humaine et (saus le cas du génie) écrivaient leurs opéras comme des leçons de chant. Si Donizetti a eu des élèves, il a dû s'en trouver parmi eux qui ont donné autant de Pazze delle Regine que les petits théâtres d'Italie leur en ont demandé.

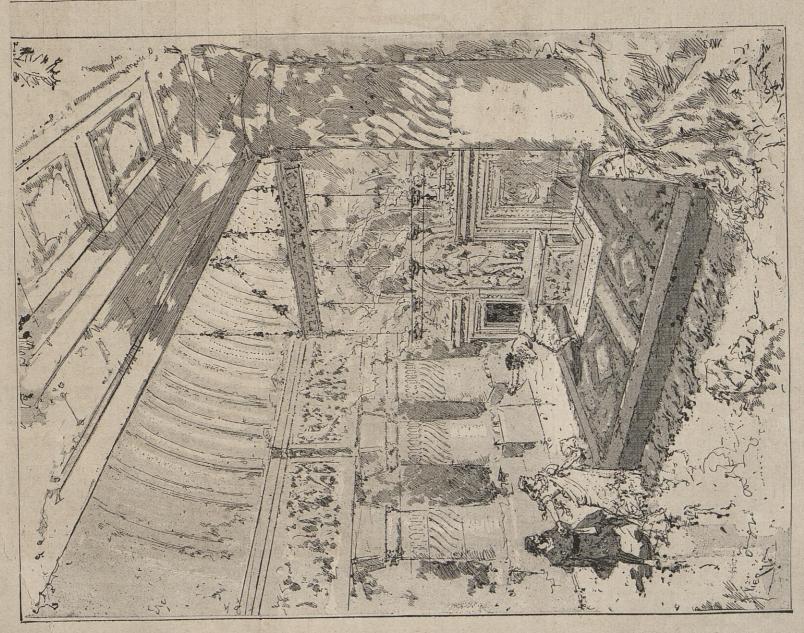
En somme, le public de Paris, qui n'est pas ingrat, a fait toutes sortes de politesses au doyen de ses ténors, dont la carrière, commencée en 1824 par la



- État actuel de l'une des grandes galeries latérales du palais du Champs-de-Mars. - (D'après la photographie de M. Billon.) L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878.







Le temple (5º acte).

LE ROI DE LAHORE A L'OPÉRA.

création en français du rôle d'Almaviva dans le Barbier de Rossini, s'est poursuivie avec tant d'éclat pendant un si grand nombre d'années.

Je crois que c'est dans cette même année 1824 que M. Duprez fit représenter à Versailles son premier opéra, lequel avait nom la Cabane du pécheur. Depuis, le démon de la composition n'a guère cessé de le persécuter. Il a donné, à Bruxelles, l'Abine de la Maladetta qui, en 1852, au Théâtre-Lyrique, a pris le titre de Joannita; puis la Lettre au bon Dieu, un acte, à l'Opéra-Comique; puis encore cette infortunée Jeanne d'Arc qui était un essai d'acclimatation de la musique dans le quartier de la gare de Lyon. Je ne compte que pour mémoire un Samson, opéra resté dans les limbes, et un oratorio sur le sujet michel-angesque du Jugement dernier.

— Le concert du célèbre corniste Vivier a encore mis, cette année, les dilettantes en émoi. Très-avare de son talent, le virtuose n'a pourtant joué que trois morceaux : un cantabile d'Adolphe Adam, un duo pour cor et violoncelle, de sa composition, et la romance de Joseph, qu'il a exécutée en ré bémol sur un cor en mi naturel. Le style, la façon magistrale dont M. Vivier a dit cette romance nous ont fait regretter l'absence des élèves de chant du Conservatoire, qui y auraient trouvé la plus profitable et en même temps la plus séduisante des leçons.

— L'Opéra-Comique vient de reprendre un petit acte tout guilleret, tout pimpant, qui a nom Mademoiselle Pénélope, et dont le Théâtre-Lyrique avait eu l'étrenne en 1859. La musique de M. de Lajarte, qui appartient aux bonnes traditions du genre, a été bien accueillie du public de la salle Favart.

M. Théodore de Lajarte aurait pu nous donner une partition nouvelle; mais il est absorbé en ce moment par la publication d'un important ouvrage d'archéologie : le Catalogue de la Bibliothèque de l'Opéra.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (dans les formes indiquées au nº 1037), dans la quinzaine, franco, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

PROBLÈMES

101 — CRYPTOGRAPHIES TYPOGRAPHIQUES

10 PAR DOUBLE TRANSPOSITION

(de lettres dans les mots et des mots dans chaque vers) PSENMITR EL

LEEBL TES AL TINU QORUSLE VUSO VAZE DENNETU

SEL RIAS UD TIMESNPR SAND AL NONHACS UIO OLTEFT

RUS NOS ILAE UQI TIENSUF AL REBSI MORTELEP

TE EL NAPTASS ERASCES UXA TREVS LASUE NE MARAXUE

102 - 2º PAR DIVISION

LRSSVSLSSZV SRDXNTRVRTS

AOIOUAIEOIE AUEOUE

EOIEAIIEEEUEAUEE

LTLFTBRLLRLF DSPRNLL

LLSMBLCLRRD SDCTNCLL

EEEEEAIEEA OUEEIEE

OEEOEAEOEUIE

LRCHSTRDNTLSCH NTSNDRMNTLNVRS

103 — 3° PAR SUPPRESSION

L? F?R?T R?T?NT?T C?MM? ?N ?RG?? S?BL?M?
?N D?ST?NG?? L? V??X PR?F?ND? D? L?B?M?
D?NT L?S GR?V?S ?CC?RDS M?NT?NT ?? C??L ?N

104 - 4° PAR CONCORDANCE (des lettres et des chiffres)

D.A.N.S.C.E O.R.T.I.U.L.V

(1.14) (2.27.29) (3.9.18.28) (4) (5.7.10) (6.11.25. 33) (8.19.22,) (12.32.) (13.21.24.30) (15.17) (20.23. 31) (26.) (16).

A.E.I.O.U.B.H.L.M.N.P R.S.T

(9,22.) (2.4.15.25.26.31) (14.16.18.20) (6.12.) (29.) (23.) (8.) (3.24.) (1.11.19.) (7.13.17) (28.) (40.30) (5.) (21.27).

PI - MUS - CHAT - DROLE

(4) (29.38) (20.21) (11.40) (3.15.30.35) (6.13.33) (18.) (8.26) (7.9.16.24.28.31.36) (37) (12.27) (19.) (1.17.25.) (2.5.10.14.22.23.32.34.39).

LÉGENDE EXPLICATIVE DE LA CRYPTOGRAPHIE PAR UNION

Le chiffre annonce que la lettre A telle place doit se mettre ; Sans le chiffre la lettre ici ne serait rien, Mais les deux réunis vous mèneront à bien!

Nota. — Pour cette dernière cryptographie, l'on remarquera que l'on a toujours par chaque vers autant de groupes de chiffres que l'on a de lettres au-dessus.

L'ensemble de ces quatre cryptographies typographiques donnera à la traduction un sonnet. — (Prière de se reporter au nº 1029, où nous avons donné quatre cryptographies de ce genre, mais plus faciles.)

Nous en donnerons en juillet trois nouvelles, en septembre trois autres encore; ce qui fera quatorze en tout, et, enfin, en novembre, nous mé langerons ces quatorze eryptographies, sans aucun ordre, bien entendu, une par vers, d'un sonnet qu'il faudra traduire sans que la qualification des quatorze cryptographies diverses soit indiquée.

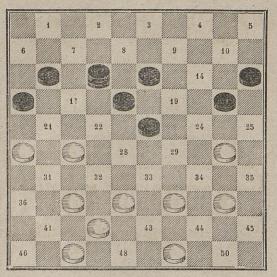
105 — MOTS EN CARRÉS (INTERVERTIS) par A. N., à Saint-G.

Un astronome qui se place
Par sa science au premier rang.
Un philosophe que tourmente
La divinité du Sauveur.
Dans mon ensemb'e je présente
Quatre noms connus du lecteur.
Il reste un mot qu'en bon principe
On doit mettre après le premier;
Il signifie, en participe,
N'être plus dans le bon sentier.
Un empereur dont les caprices

Et l'implacable cruauté Inventèrent mille supplices Qui rendent son nom détesté. Un navigateur de l'espace Doublé d'un artiste éminent.

106 — DAMES, par MM. les amateurs du café du Négoce, à Lille

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et s'assurent la victoire en 6 coups.

107 — MOTS EN TRIANGLE, composés par Bibi et Mimi, à M.

Résolvez ce problème et vous m'aurez construit.

La maison qui n'est pas au coin du quai le dit
A quiconque n'est point content de son emplette.

Pour le rester souvent on porte une amulette.

Plaute et Molière m'ont criblé de coups de bec.

La voici qui s'avance au son du vieux rebec.

Votre œil à chaque pas me lit au cimetière.

Sarthe, Meuse, Jura, Haute-Loire, sans moi,
N'auraient pas de chef-lieu! Songez donc, quel émoi!

Souvent on me poursuit jusqu'au bout de la terre!

108 — CRYPTOGRAPHIE A DÉCOUPER La Carte postale NOUVEAUTÉ

	EN-T	.T.J.	•A•P•	•ER•	IL	·TIT·
	·AN.	·IT·U·	·ND·	·IL·	-ROU-	•мл•
CHECOGRAPHICA	•Е•М•	•VE•	·E·DE·	-E-CO-	·IL·	•T•L•
AT THE COMPANY	·VE·	A-P-	-EL-A	-ARE-	•E•F•	•E•M•
MATHEMATINA MANAGES	•NT	•ORM•	·LE	•R•L•	·MME ·	·FA·
N. P. SECTION STREET, ST. ST.	·E·CI·	PE.	·LE·E·	·NE-M-	·U·T·	-AIN

Ce cadre contient un charmant quatrain.

Nota. — Un point (*) placé au commencement d'une case signific que la ou les lettres qui le suivent appartiennest à un mot qui précède; si le point est placé au milieu, il indique la séparation entre deux mots; enfin, placé à la fin d'une case, le point annonce au chercheur que le mot n'espas fini.

109 — SIMPLE QUESTION, par Oméga, à Chambery

De calculer ici, lecteurs, quand je naquis,
Vous êtes tous requis.
N'allez pas, trop ardents, courir la pretentaine;
Sachez, chose certaine,
Que le dix jauvier mil huit cent septante huit,
A l'heure de minuit,
De mes ans bien échus, oui, la somme fatale
Sera tout juste égale
Au total quadruplé des chiffres garnissant
L'an qui m'a vu naissant.

Signé: UN ENFANT DU SIÈCLE.

110 — PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER Dédie à M^{me} la comtesse de G.

-	CONTRACTOR OF THE PARTY OF THE	NO. PROPERTY.	THE REAL PROPERTY.	CHARLES AND DESCRIPTION OF THE PARTY NAMED IN	OLNESS CONTRACTOR	THE PARTY NAMED IN	CONTRACTOR DIVINISHED
CON	TKE	FAI	Nous	SYL	NE	IQUE	PAR
SAIT	RICE	POUR	TER	UN	CI	DIT	RONS
FOIS	TEN	AU	LE	DON	LAB	FOIS	SUR
CAP	MEON	GRA	PRO	10	PTOG	1	ME
CI	CILE	TRE	CRY	TRES	BLE	LA	RAPII
СОМ	LIER	LECT	NOEUD	MAR	CA	NOTR	LIER
FA	EU	A	0	EART	CEST	IQUE	DU
DE	RICE	BIEN	SE	UN	CHE	VA	DANS

Ce cadre donnera une figure symétrique (diagonale simple) en une chaîne rentrante de 64 pas de cavalier construite suivant la méthode d'Euler.

Le nº 1054 contiendra le *Primo* de l'Exception B du Labyrinthe, les solutions et les mentions de solutions justes des problèmes 91 à 99. Ce dernier est un peu difficile, mais il est juste et très-joli; aucun solutionniste ne l'a encore résolu complétement.

Avis de la Rédaction

Par suite d'une légère indisposition de notre collaborateur, le 100° problème-surprise-à-primes ne sera publiè que dans le nº 1055, dans quinze jours

P.-L.-B. SABEL.

Pour être exactement renseigné à l'avance sur les tendances et les variations de la mode, il est indispensable de consulter la REVUE DE LA MODE, journal essentiellement français, dont tous les modèles de toilette, de confections, de costumes d'enfants, de lingerie, de chapeaux, de coiffures, etc. (100 modèles par mois), sont dessinés, gravés et exécutés par les meilleurs artistes parisiens, avec le concours des premières maisons de mode et de couture de la capitale. Deux fois par mois, la REVUE DE LA MODE publie un grand nombre de patrons imprimés de grandeur naturelle. Demander, par lettre affranchie, un numéro spécimen, qui sera envoyé gratis.

Bureaux : 15, quai Voltaire, à Paris.

J. HETZEL & CIE Éditeurs, 18, rue Jacob

Le Magasin Illustré d'Éducation et de Récréation

a publis dans LE TOME XXV qui vient de paraître

J. HETZEL & CIE Éditeurs, 18. rue Jacob

SERVADAC PAR

Paris..... 14 fr.

VOYAGES ET AVENTURES A TRAVERS LE MONDE SOLAIRE - 1re Partie

7 fr.

ABONNEMENT. - UN AN

Paraissant en même temps: Béquillette, par E. Legouvé. — L'Alphabet et le Papier, par Egger (de l'Institut). — Le Petit garde-malade, le Petit soldat, lar Victor de Laprade. — Les Groseilles, les Enfants de Cora, par Stahl et Froment.

Voyage de deux enfants dans un parc, par L. Biart. — Aventures d'un Grillon, par E. Candeze. — Des articles variés, de Th. Pentzon.

F. Dupin de Saint-André, Bénédict, P. Noth, H. Fauquez. — Dessins de Philippoteaux, Frolich, Renard et Lambert. Départements... 16 > Union postale... 17 > Envoyer le montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste, Chèque à vue ou autre valeur sur Paris.

COMMUNICATIONS

Plusieurs journaux ont publié que l'empereur du Brésil, sans être aucunement annoncé, s'était rendu, il y a quelques jours, au Hammam de la rue Neuvedes-Mathurins. Rien n'est plus exact : Sa Majesté, après avoir pris un bain, a voulu visiter ce curieux établissement dans tous ses détails, et a ensuite fort compli-menté les fondateurs pour l'intelligent agencement de cette maison balnéaire et pour la façon dont elle répond à toutes les exigences d'hygiène et de confort. L'empereur aurait ajouté que les bains de Constantinople ne pouvaient être nullement comparés au Hammam, que l'on peut visiter tous les mercredis, à 9 heures du soir.

LE CHOCOLAT DE LOURDES

Connaissez-vous le chocolat de Lourdes? Plus d'un catholique fervent, en venant puiser à la source miraculeuse, en profite pour faire sa provision de cho-

La maison Pailhasson, qui fabrique le chocolat de Lourdes depuis 1729, peut citer parmi ses clients les plus grands noms du dix-huitième siècle. Citons le duc de Bourbon, Mme de Prie, le bon cardinal Fleury, Marie Leczinska, le galant Richelieu, la princesse de Lamballe. Princes, nobles, prélats, ne manquaient pas de s'approvisionner à la maison Pailhasson quand ils couraient en chaise de poste aux eaux de Cauterets, Saint-Laurent, Bagnères, Gavarnie, Lourdes, clef des sept vallées du Lavédan, sur le chemin des villes balnéaires des Pyrénées.

La vogue du chocolat de Lourdes est universelle depuis l'impératrice Eugénie, qui en faisait et en fait toujours un usage journalier. Les étrangers, venus en pèlerinage de tous les points du globe, emportent ce délicieux chocolat, et, de retour dans leurs foyers, chargent leurs compatriotes de renouveler leur provision. On se le procure à Paris, pharmacie Normale, 15, rue Drouot, ou directement à Lourdes, en accompagnant la demande d'un mandat-poste d'au moins 30 fr.

RUSSES ET TURCS

LA GUERRE D'ORIENT

Illustrations des Meilleurs Artistes

DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE

La quinzième Livraison est en vente chez tous les Libraires et Marchands de Journaux, à Paris et dans les Départements.

TOUS LES QUINZE JOURS, UNE SÉRIE: 40 CENTIMES

La Livraison, 10 cent. - La Série, 40 cent.

T ssu, nouveau précieux pour nettoyer et polir : A genterie, Cuivres Bronz s. O. Bijoux. - Prix, 1 fr. 75. Ex 6 dié franco tous pays par Félix 40, bou ev. Mag nta, Par-

Les propriétaires de la Maison de la BELLE JARDINIERE (2, rue du Pont-Neuf), ont l'honneur de signaler à l'attention de leur clientèle leurs Vêtements d'Alpaga et leurs Costumes pour Bains de Mer.

Expédition contre remboursement en Province, Franco à partir de 25 francs.

La Maison de la Belle Jardinière n'a de Succursales qu'à Lyon, Marseille, Nantes, Angers et à Paris (au coin des rues de Clichy et d'Amsterdam).

La maison G. TROUVAIN, 24, r. Grange-Batelière, évite toutes démarches aux tamilles a l'occasion d'un décès et se charge de la déclaration à la Mairie, du règlement en convoi aux Pompes funèbres et à l'Eglise, des Billets de décès et du Cimetière; — du Transport des Corps en France et à l'Etranger, des Exhumations et des Services anniversaires.

ECRIRE OU TELEGRAPHIER

VIANDE, FER ET QUINA aliment uni aux toniques les plus réparateurs au QUINA et aux principes solubles de la VIANDE RÉGÉNÉRATEUR DU SANG Guarit screment : Chlorose, Flueurs blanches, Epuisements, Appauvrissem ou Altération du Sang. 5 fr. — Phie AROUD, à Lyon, et toutes Pheiss.

CRÊME DES FÉES POUDRE DES FEES

(Beauté du visage)

NOUVELLES CRÉATIONS DE LA MAISON

L'EAU DES FÉES

Sans rivale pour la recoloration des Cheveux et de la Barbe

15 ANS DE SUCCES

PARIS — 43, Rue Richer, 43 — PARIS

RÉCOMPENSE DE 16,600 FR. Gde MÉDAILLE D'OR.

QUINA-LAROCHE

ÉLIXIR VINEUX aux TROIS Quinquinas. Paris, 22 et 19 rue Drouot et les pharmacies

PRIX 5! DE PROPERTO DE CONTROL DE CONTROL DE CUITE PARFATTE lait disparatre, en MOINS d'UNE MIGHAINES. MAUX DE DENTS NERVEUX, etc. gone Coute d'une invocable de la control de c

(FER DIALYSÉ BRAVAIS) Fer liquide en gouttes concen

LE SEUL ENEMPT DE TOUT ACIDE Sans odeur et sans saveur

Avec lui, disent toutes les somemités médicales de France et
d'Europe, plus de constipation
ni de diarrhées, ni de fatigues
de l'estomac; de plus, il ne noirc et jamais les dents. »

Seul adopté dans tous les Hôpitaux.

3 Kédailles aux Expositions. GUÉRIT RADICALEMENT: ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, FAIBLESSE DES ENFANTS, etc. C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure plus d'un mois.

R. BRAVAIS & Cio, 13, r. Lafayette, Paris, et la plupart des phies Seméfier des imitations et exiger la marque de fabrue et-dessus et la signature. Envoi de la brochure franco.)

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE PARIS de l'aris, le 3 juill, 1877, p. 3 Lors ve TERRAINS à Paris, boulev. Henri IV et rus. formant les 410, 320 et 340 lots du plan général. 10 410 lot — 250m04 à 150 fr. le mêtre : 37,506 fr. » o 32e lot - 293m11 à 175 51.294

708m25 105,310 25 S'ad. aux not. : Mes Mahot-Delaquerantonnais, 5, r. de la Paix, et J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, dep. de l'ench.

Étude de Me GOIRAND, avoué à Paris, rue Saint-Honoré, 290. VENTE, au Palais de Justice, à Paris, sur licitation, entre majeurs et mineurs, le 27 juin 1877, à deux

D'UNE MAISON SISE PARIS rue MICHEL-LE-CONTE, 25.
Contenance superficielle: 1,468 mètres carrés.

Revenu: 55,320 fr.
Prêt hypothécaire dù au Crédit foncier: 130,000 fr. Mise a prix : 400,000 fr

S'adresser à : 1º Me Goirand, avoué poursuivant, 290, r. St-Honoré; 2º Me Mesnier, avoué, 11, avenue Victoria; 30 Me Massion not., boul. Haussmann, 58; 40 Me Gomard, not., rue de Choiseul, 16; 50 M. Foulguier, archit., 10, boulevard Malesherbes: 60 M. Ravisé, gerant de l'immeuble, 20, rue MazaA VENDRE, st une ench., en la ch. des TERRAIN not. de Paris, le mardi 3 juillet 1877, TERRAIN avec construction, à PARIS, rue de Monsieur, nº 4.
Conten.: 4.9 m. 2 — Mise a prix: 40.000 fr. S'adr. à Me DU ROUSSET, notaire, rue Jacob, 48.

VI LE PARIS Adj., sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le 19 juin 1877, DE 5 LOTS de Paris, le 19 juin 1877, DE 5 LOTS de Vincennes: 1 er lot, à St-Maurice, av. de Gravelle. Conten.: 743 m 39. Mise à prix (12 f. le m.): 8,920 f. 68. Les 4 autres à St-Maudé. 2c lot, av. Daumesnil, 1,420m97 (16 f. 50 le m.) 23,446 f. 3c lot, av. Herbillon, 1,280m37 (15 f. 50 le m.) 19,845 f. 73. 4° lot, av. Daumesnil, 1,423m00 (16 f. 50 le m.) 23,494 f. 35. 5° lot, r. Herbillon, 1,199m55 (15 f. 5 le m.) 18,593 f. 25. — S'ad. auxnres: Mes J.-E. Delapal-ME, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. de la Paix, 5, dépositaire de l'enc.

MAISON A PARIS FG-MONT MARTRE A ADJer, sr une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 26 juin 1877. — Contenance: 319 m. 52 c. Revenu: 21,478 fr. — Mise à prix: 250,000 fr. S'ad. aux not.: Mes Gentien, b. de Strasbourg, 6, dép. de l'ench., et Godet, r. des P. tites-Ecuries, 4°.

MAISON à PARIS, ave d'Orléans. 80 (14° arr.), des notaires de Paris, le mardi 26 juin 1877. S'ad. à Me Aubron, notaire, avenue Victoria, 18.

Les Annonces et Insertions sont reques Chez MM. L. AUDBOURG et Cie, 10, pl. de la Bourse et dans les barca ix du journal.



OPÉRA. - Le Roi de Lahore. - Le Désert (2º acte).

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c. Concerts Dimanches et Jeudis, à trois heures.

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Epargne*, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.

Envoi de numéros sur demande affranchie.

CACHEMIRE DE L'INDE probes, seul dépôten Europe, l'Union des Indes, 1. r. Auber.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit laxatif rafrafchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants: aloès, podophyle, jalap, scammonée, etc.: 2 fr. 50 la boîte.

Paris, Ph. Grillon, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

JOURNAL TIRAGES FINANCIERS

(7° année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la Société Française Financière
(anonyme) au capital de Trois Millions
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Parait chaque dimanche.—16 pages de texle.
Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS: 3 FR. PAR AN

Abonnement d'essat: 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE

In PORTEFEUILLE FINANCIER

avec un Traité de Bourse de 200 pages.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VÉGÉTAL

Depuis 50 ans soulage instantanément, éloigne et guérit

accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies.

POUGUES

ETABLISSEMENT THERMAL ouvert du 1ºr juin au 15 octobre.

Demandez L'ASSOMMÉ 4º ÉDITION gartout André SAGNIER, éditeur, rue Bonaparte, 31, Paris.



CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et Cio, 44, rue Lafayette.

LE VIN DE G. SEGUIN est ordonné dans les fièvres, convalescences, épuisement, manque d'appétit, digestions difficiles. (Exiger la signature G. Seguin.)

— Paris, 378, rue Saint-Honoré.

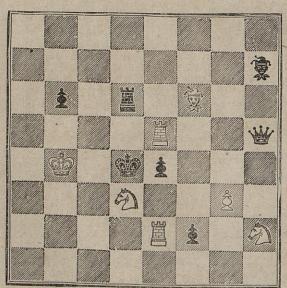


CEINTURE contre le mal de mer. CEINTURE de sauvetage. CEINTURE pour monter à cheval. CEINTURE pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fabt, r. St-Honoré, 376. Assomption.

ECHECS.

PROBLÈME Nº 660 COMPOSÉ PAR M. BÉLA SZÉRÉNY



Les Blancs font mat en trois coups. Solution du problème nº 658.

 1. T 2 D
 4. P 4 R

 2. F 3 D
 2. P 5 R

 3. T 1 D
 3. P pr. F

4. T 1 R, échec et mat.

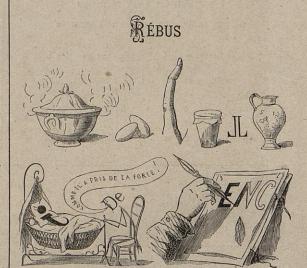
Solutions justes: MM. le capitaine A.-G. Boutigny, du 143° de ligne; Kassioph; Bosredon et Servière, au Bitter, à Marseille; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; L. de Croze; Em. Frau; Lansquenet; la Réunion des officiers, à Compiègne; Al. Cnarbonnet.

Autres solutions justes, quoique différentes de celle de l'auteur: MM. Quéval; le Cercle Echecs de Chalindrey; Daviot, café de Saône-et-Loire, à Bercy; le café Central, à Péronne; le Cercle de la Marine, à Indret; Marius Cantal; M. Géorgon; Guilleminet; le café Davier, à Carpentras; Boule d'or; Edm. Marquet, de Verrat-Cuba; le café Frot, à Charolles; le café Dumas, à Privas; Lansquenet; le cercle de Firminy; Rojare; un élève du Brahmin Moheschunder; le Cercle musical de Bordeaux; Ph. Niel, à Chauny; A. D. Dobricéano; le café des Oiseaux, boulevard Rochechouart.

Autres solutions justes du problème nº 657 : M. Guillermnet; le café Davier, à Carpentras. PAUL JOURNOUD.

Ont deviné le dernier rébus: MM. Gabrielle Loulou; musiciens; café Thévenard, à Tarare; café Talmard, à Tarare; Pied-à-l'Etrier; café Rousset, à Sens; Léon Hommez; café de la Concorde, à Dijon; Eugène Roberdey; café de Paris, à Vitry-le-François; un habitué du café Central, à Tarare; Martin Maraval; Prestat, brasserie alsacienne, à Versailles; cercle des Vendredistes; cercle d'Amplepuis; Kiki et Nounoute; Caroline B...; A.-T., de Saint-Etienne; Vitriers-Club, à Dax; A. C., à Oulmes; Léopold Dreneau; cinq employés de banque de Villefranche, au café; quelques Marseillais du café de la Croix-d'Or, à Chambéry; un de nos lecteurs, à Neuville; Auguste Bontoux; Petit Jules fils; Froment, à Cheylard; Ko-long-bô; Zozo et Zaza, de Waremme; Firmin Queheille, à Villeneuve-de-Marsan; un taupin de la boûte Harant; F. Guichon; café de la Martinique,

à Nantes; R. B.; M¹¹⁰ Violette, à Voiron; le cercle du Commerce, à Saint-Jean-du-Gard; le cénacle du Louvre, à Aixen-Pravence; Bougas et Monier.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il est fort à désirer que la guerre se localise entre les Russes et les Turcs.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. - IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.